

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Le Canada à l'Exposition Internationale de Géographie

Le 1er août de cette année s'ouvrait à Paris la séance d'inauguration du Congrès International des Sciences Géographiques.

C'est au Palais des Tuileries, dans la Galerie des Fastes, longue galerie du premier étage, qui précède la salle des Etats à trois heures de l'après-midi, que le maréchal-président accompagné des principaux personnages de l'Etat prit place dans la tribune de droite.

On distinguait dans les diverses parties réservées de la salle, les personnages qui présidèrent la première session du même Congrès à Anvers, les membres de la Société de géographie, et les principaux délégués des différents Etats.

Après le discours du président du Congrès d'Anvers, l'ancienne Commission se retira, et la nouvelle, présidée par le vice-amiral baron de La Roncière le Noury, vint prendre place au bureau. Entourant le président de la Société de géographie de Paris, les présidents des Sociétés de géographie de Londres, de Berlin, de St. Pétersbourg, de Rome, de Buda Pesth, de Genève, d'Amsterdam et du Caire.

Avant d'aborder ce qui concerne particulièrement le Canada, c'est-à-dire notre système hydrographique, très-clairement exposé par M. Ed. Farrenc, qu'on nous permette d'emprunter au discours de l'amiral de La Roncière quelques passages remarquables.

On y trouvera exposé, en un noble langage, le but et la portée de ces réunions scientifiques entrées aujourd'hui dans nos mœurs :

"C'est la France qui vous convie aujourd'hui, Messieurs. L'accueil que vous avez fait à son appel lui donne le droit de s'enorgueillir, car vous lui prouvez que l'Europe intellectuelle sait encore prendre le chemin de cette terre toujours hospitalière. Mais, modeste dans ses prétentions, elle saura reconnaître les supériorités qui viennent ici lui apporter leurs lumières et leurs enseignements.

"Messieurs, nous vivons dans un temps d'ardentes recherches et de généreuses réformes, d'incessante et fébrile activité. Nous sommes tourmentés d'un besoin de progrès. Les hommes, les sociétés, les peuples, — ne puis-je dire aussi les gouvernements ? — cherchent leur voie. A mesure que s'abaissent les barrières qui séparent les différents centres, les relations internationales se resserrent, le besoin de l'expansion se manifeste. Les peuples veulent s'éclairer mutuellement, ils veulent exploiter en commun les vastes domaines de l'intelligence. La publicité, — le véhicule le plus puissant pour répandre dans les populations les travaux de leurs savants, — la publicité s'impose. De ces aspirations, de cette publicité sont sortis les Congrès internationaux.

" Ces assemblées cosmopolites sont l'expression la plus logique du progrès moral et intellectuel.

" Messieurs, la Providence nous a dicté l'obligation de connaître la terre et d'en faire la conquête. Cet ordre suprême est un des devoirs impérieux prescrits à notre intelligence et à notre activité. La géographie, cette science qui inspire de si beaux dévouements, et à laquelle se sont immolées tant de victimes, est devenue la philosophie de la terre.

" Quelques diverses que puissent être nos origines et nos tendances, nous sommes d'accord pour reconnaître à combien de branches des besoins de la vie humaine se rattache la géographie, soit dans le domaine de la pratique, soit dans le domaine de la théorie.

" Elle n'est féconde que quand elle est un instrument de production. La science abstraite ne suffit pas, en effet, à l'activité humaine. Le grand mobile des peuples civilisés, dans leur entreprises, consiste surtout dans l'accumulation de leurs richesses, accumulation qui ne peut se produire que par l'accroissement de leurs transactions et leurs échanges à l'étranger. C'est ainsi que s'est créé dans ces derniers temps la géographie commerciale et économique qui, bien que n'étant encore qu'à ses essais, promet des résultats certainement profitables à la prospérité publique. Le marin et le géographe se tiennent par la main, et il n'est pas un point du globe où ils ne se présentent un mutuel concours.

" Ce pionnier de la civilisation, ce cœur convaincu et désintéressé qui, au nom de la chrétienté et en dépit de tous les dangers, prépare les voies à la colonisation, le missionnaire n'est-il pas un de nos plus précieux champions, un de nos plus vaillants soldats ?

" Si la géographie est utile au général, ne l'est-elle pas autant à l'homme d'Etat ? Que celui-ci l'interroge, elle lui dira qu'elles sont les limites que Dieu a posées pour les nations, et comment les barrières imposées par la nature ont déterminé les lois de leur existence, lois qui ont coûté tant de larmes et tant de sang quand on a voulu les enfreindre !

" Que la transformation que subit aujourd'hui cette enceinte soit un enseignement ! Que désormais les paroles qui retentiront dans ce palais, témoin oculaire de tant de grandeurs, épave à peine reconstruite de nos discordes civiles, ne soient que des paroles de vérité et de confiance ! Demeurons unis, qui que nous soyons, homme de toute origine et de toutes nations, sous l'égide d'une liberté féconde veillant sur la civilisation chrétienne, qui ne connaît pas d'esclaves, qui travaille sans cesse à améliorer toutes les conditions, à développer toutes les intelligences à élever tous les cœurs !"

Passons maintenant au Canada.

Il est assez difficile, on en conviendra, qu'un pays comme le Canada, qui occupe une superficie de 5 millions de milles carrés, dont l'étendue est supérieure à celle des Etats-Unis, (y compris le territoire d'Alaska,) de cent et quelques milles carrés, et inférieure seulement de trois cents et quelques milles à la superficie de l'Europe, il est difficile qu'un semblable pays passe inaperçu dans un Congrès International des sciences géographiques.

Le Canada n'a point été oublié en effet, car un des membres de la Société de Géographie de Paris, a consacré à notre pays, un chapitre fort instructif.

Mais ce qui a certainement droit de nous surprendre, c'est de voir que le Canada n'avait aucun représentant officiel dans une réunion où se discutent les questions qui nous intéressent le plus : émigration, colonisation, explorations, découvertes, cartographie, etc., etc.

C'était cependant une belle occasion de faire connaître le Canada, ses ressources de toutes sortes, ses progrès et son avenir. Il y avait à cette solennité les délégués de la plupart des pays du monde, des spécialistes distingués, des commerçants, des fonctionnaires, des industriels, tous hommes d'études et de savoir, avec qui un échange d'idées, la communication de renseignements, peuvent porter d'heureux fruits, éviter bien des fautes, et assurer bien des succès.

A tous les points de vue, il est donc regrettable qu'un Canadien n'ait point siégé dans le Congrès International de Géographie.

Malgré cela, et comme nous l'avons dit plus haut, le Canada n'a point été oublié, un de ses amis, M. Farrenc, a rédigé un mémoire instructif sur notre système hydrographique.

La méthode de classement et d'exposition suivie par l'auteur est assez originale pour que nous l'exposions à des lecteurs qui, malgré leurs connaissances y trouveront d'utiles renseignements. Voici comment s'exprime l'auteur :

" Afin de faire concorder autant que possible les divisions territoriales du Canada avec l'accroissement de sa population et la marche de la civilisation, et en suivant celle-ci de l'est à l'ouest où elle se porte en ce moment, je diviserai ce pays en quatre parties principales. A cet effet je tire une ligne du détroit de Belle-Isle à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur l'Atlantique, et je le prolonge jusqu'à l'Océan Pacifique. La distance entre ces deux points est d'environ 8,000 kilomètres. Je divise cette distance en quatre et je donne à chaque division le nom du bassin qui le signale plus particulièrement à l'attention. 1o. Le bassin du fleuve Saint-Laurent ; 2o. le bassin du lac Winnipeg ; 3o. le bassin de la rivière Saskatchewan qui se trouve à l'est des Montagnes-Rocheuses ; 4o. enfin le bassin de la Colombie anglaise qui se trouve sur le versant occidental de ces mêmes montagnes.

Les hydrographes qui ont décrit le bassin du Saint-Laurent en font remonter la source à une ville placée au fond du lac Supérieur et qu'ils nomment Fond-du-Lac. La distance de ce point à l'embouchure du fleuve, qu'ils placent au détroit de Belle-Isle, est de 3 829 kilomètres. Mais, comme le lac Supérieur est lui-même alimenté par plusieurs autres lacs, par le lac Nipigon au nord et par Winnipeg à l'ouest, entre autres, et qu'une partie des eaux de ce dernier se déverse dans le Saint-Laurent, il me semble qu'on pouvait prolonger le lit de ce fleuve et lui donner un parcours beaucoup plus considérable.

" Je passe maintenant au second bassin qui tire son nom du lac Winnipeg, le plus grand

de ceux qui baignent cette région. Le lac Winnipeg se trouve placé au nord-ouest du bassin du Saint-Laurent, à une distance d'environ 800 kilomètres du lac Supérieur. Ce lac est une mer intérieure ; sa superficie est de 1,314 kilomètres carrés, soit 360 lieues. C'est le grand réservoir où viennent converger les rivières de l'Ouest, de l'Est et du Sud, et où se rend la rivière qui donne son nom au troisième bassin, le bassin de Saskatchewan. La rivière Saskatchewan, qui donne son nom à ce bassin, est en partie navigable, et porte en ce moment des bateaux à vapeur qui font le commerce de ces régions, notamment celui des fourrures.

" Au sud du lac Winnipeg se trouvent deux rivières, l'Assiniboine et la rivière Rouge. Winnipeg, petite ville de deux mille âmes, aujourd'hui capitale de la province de Manitoba, se trouve dans le voisinage de leur confluent. La rivière rouge est navigable pour d'assez forts bateaux sur un parcours d'environ 400 kilomètres ; elle se décharge dans le Mississippi après avoir parcouru deux Etats de l'Union américaine, la Dacotah et le Minnesota. Cette voie est bien plus directe que celle dont nous avons parlé plus haut pour se rendre par eau, des Montagnes-Rocheuses qui traversent le Canada du nord au sud au golfe du Mexique. Evidemment, la nature a préparé des moyens naturels pour faire communiquer entre elles les grandes voies fluviales de l'Amérique du Nord, et la main de l'homme n'aura qu'à terminer les travaux qu'elle a ébauchés pour que ces communications deviennent une réalité.

" Le troisième bassin du Canada est, ainsi que nous l'avons dit, le bassin du Saskatchewan. Il est traversé de l'ouest à l'est, par la rivière qui porte son nom. Le parcours de la rivière Saskatchewan est de 1 900 kilomètres, à partir des Montagnes-Rocheuses où elle prend sa source, jusqu'au lac Winnipeg, dans la province de Manitoba, où elle se jette.

" Le bassin qui arrose la Saskatchewan et d'autres rivières presque aussi considérables, se trouve malheureusement dans le désert. Il n'est habité que par quelques tribus indiennes et par des métis français et anglais pionniers de la civilisation de ces régions solitaires. On est tout étonné, en pénétrant dans les forêts qui les ombragent et en remontant les cours d'eau qui les traversent, d'entendre parler la langue de Racine et de Boileau et d'ouïr, par intervalles, la voix de la cloche, plantée par nos missionnaires, appelant les Métis et les Indiens à la prière. On porte la population de ce territoire à 28,700 habitants."

Le quatrième et dernier bassin canadien, se trouve à l'ouest des Montagnes-Rocheuses et prend le nom de Colombie anglaise. Ce bassin est traversé par deux fleuves principaux : le fleuve Fraser qui prend sa source dans les Montagnes-Rocheuses et vient se jeter dans la baie de la Georgie, sur l'Océan Pacifique, et le fleuve Colombie qui, passant au sud traverse l'Oregon et vient se jeter à Astoria. Le parcours du fleuve Fraser est d'environ 1,000 kilomètres. Sur ses bords et dans la vallée que coupe le fleuve Thompson, se trouvent des gisements aurifères et argentifères considérables. Le district aurifère du Caribou est aussi riche en minéral que les gisements les plus riches de la Californie. La route qui conduit à ce district a coûté plus de dix millions de francs ; elle est pratiquée sur le flanc d'une haute montagne bordée de précipices dont quelques-uns ont 1,000 pieds de profondeur. L'île de Vancouver, qui fait partie de la Colombie britannique, contient des mines de charbon bitumineux dont l'exploitation est déjà considérable et qui prennent, en grande partie, le chemin de San Francisco en Californie."

M. Ferrenc continue par une esquisse sur la climatologie comparative du Canada avec les pays occupant de l'autre côté de l'Atlantique les mêmes degrés de latitude; puis vient une description de notre sol, de ses productions variées, des statistiques sur notre population, etc.

L'auteur finit en disant au sujet de nos vastes possessions de l'Ouest: « Qu'il me soit permis de regretter qu'un pays aussi avancé sous le rapport matériel, et qui s'annonce comme devant disputer la palme aux Américains du Nord, n'ait fait sur lui-même et sur sa constitution physique que des recherches insuffisantes. Il n'y a guère que les parties par où doivent passer les grandes routes et le chemin de fer du Pacifique qui soient un peu connues. Sur tout le reste, on n'a guère que des données fort incertaines. J'espère que les Canadiens s'appliqueront à combler cette lacune. S'ils viennent à Paris assister au Congrès géographique, ils y rencontreront des gens avides de s'éclairer sur leur pays. Ils pourront alors dissiper toutes les conjectures. »

M. Ferrenc, on le voit, a espéré jusqu'au dernier moment que le Canada serait représenté dans ce Congrès.

Cette attente a dû être partagée par un grand nombre de personnes assurément. On ne pouvait supposer autre chose.

Le Canada s'abstenant d'assister au Congrès International de géographie, c'est comme si au moment d'un procès l'avocat d'une des parties faisait défaut.

A. ACHINTER.

ECHOS DE PARTOUT

On estime à 1,250,000 le nombre de pigeons courrier en Belgique. On en dresse en ce moment 200,000 pour la course dans la province du Liège.

Une exposition permanente des divers matériaux qu'emploient les industries du bâtiment et des différents systèmes de construction aujourd'hui employés serait en voie d'organisation, sous le patronage et la direction de la Société nationale des architectes.

Le musée historique, installé à Solférino en mémoire de la bataille, vient de recevoir du gouvernement français l'un des canons qui ont joué un rôle important dans cette mémorable journée où vainqueurs et vaincus se montrèrent à visage découvert.

CHOUART

XV

(Suite et fin)

Cependant, Chouart et Radisson, à Paris, ne réussissaient point à convaincre les autorités: « Soient qu'ils fussent véritablement coupables, dit encore Charlevoix, ou que leurs ennemis eussent prévenu le ministre, leur espérance fut trompée et le désespoir qu'ils en conçurent les fit recourir une seconde fois aux Anglais. »

Il paraît bien évident que Chouart se répara à ce point de Radisson et ne le suivit pas dans sa nouvelle émigration. Charlevoix lui-même semble le reconnaître. « Milord Preston était alors ambassadeur de la Grande-Bretagne à la cour de France. Il apprit leur mécontentement et persuada à Radisson de passer à Londres. Radisson suivit son conseil et le chevalier Kirke (1) reçut fort bien son gendre et lui obtint de la cour une pension de douze cents livres dont il a joui jusqu'à sa mort. »

Suivant une autre source, Chouart ne serait pas retourné à Québec à la suite de l'expédition de 1682, mais aurait continué de demeurer à la baie d'Hudson, laissant son fils Médard accompagner Radisson. Le jeune Médard, (2) si c'était lui, ou

(1) Nous avons la preuve que Kirke était mort depuis près de vingt ans. Du reste, Radisson avait été en Angleterre visiter sa femme en l'année 1681, comme on l'a vu, et selon les apparences, lord Preston a dû trouver son esprit tout préparé à servir encore une fois la cause anglaise.

(2) Il avait trente-trois ans en 1684, étant né en 1651.

même son père ne voulut pas céder à l'invitation de l'ambassadeur d'Angleterre et revint en Canada. De quelque manière que l'on envisage la question, les Chouart ne sont pas à blâmer dans cette démarche de Radisson.

Ce dernier fut bientôt à la tête de cinq navires avec lesquels il se présenta devant le fort Nelson, à l'entrée de la rivière Sainte-Thérèse, le 16 août 1684, et qu'il captura par stratagème. C'étaient Chouart et Radisson qui avaient construit ce fort; l'un des Chouart y était resté avec huit hommes. Radisson n'eut qu'à faire les signaux convenus entre eux pour aborder sans résistance. Il fit prisonnier Chouart et ses hommes pour le compte des Anglais, n'oubliant pas d'apporter à Londres avec eux une immense quantité de fourrures. La compagnie du Nord subit une perte de trois cents mille francs dit La Potherie.

L'heure de la crise approchait. Chaque nation avait désormais des prétentions à faire valoir, des intérêts engagés, un point d'honneur à soutenir. Les actes de violence appelaient le recours aux armes. On allait se disputer sans trêve ni merci cette baie du nord objet de l'indifférence générale vingt ans auparavant, et dont Des Groseillers seul avait compris l'importance sans avoir pu se faire écouter.

Le 2 juillet 1685, Zacharie Jofiet prenait possession de la rivière Nemiskau en vue de troubler autant que possible la traite des Anglais. (3)

Radisson était toujours à la tête de ceux-ci; il n'était presque plus possible aux Français de trafiquer dans le Nord. (4) L'hiver 1685-86, Radisson était à la baie.

XVI

La compagnie canadienne du nord ne reçut sa charte que le 20 mai 1685, quoiqu'elle fut réellement formée et en activité depuis trois ans. Les intéressés ne demandaient qu'à précipiter les événements. Une fois munis de la patente royale, la conquête de la baie leur parut chose toute naturelle; ils l'exigèrent de M. de Dononville, devenu gouverneur général, lequel céda à leurs instances et, par instruction datées du 12 février 1686, envoya le chevalier de Troyes avec soixante-et-dix Canadiens éprouvés sous les ordres des trois frères: LeMoine d'Iberville, de Sainte-Hélène et de Maricourt, à travers les terres, s'emparer des postes Sainte-Thérèse, Monsipi, Albany et Rupert. L'expédition réussit complètement. Le 10 août, de Troyes reprenait le chemin du Canada. Il eut pour remplaçant d'Iberville lui-même. (5)

XVII

Chouart et Radisson disparaissent alors de la scène. Les actions d'éclat de d'Iberville sont soigneusement consignés dans l'histoire.

Nous savons par Charlevoix que Radisson mourut en Angleterre. M. de Denon-

(3) *Revue Canadienne*, IX, 127.

(4) Charlevoix, I, 498.

(5) 1610, Hudson découvre par mer la baie qui porte son nom; Champlain parle du projet d'y aller par le Saint-Maurice. 1612, Button va par mer à la baie. 1613, Champlain tente de s'y rendre par l'Ottawa. 1631, Fox y va par mer. 1631-32, James y va par mer. 1657, Bourdon se met en route de Québec par mer, puis rebrousse chemin. Quelques traiteurs remontent la rivière Batiscau jusqu'à la hauteur des terres. 1661, les PP. Dablon et Draillètes se mettent en route par le Saguenay et rebrousset chemin. 1662, Des Groseillers part pour la mer du nord par le golfe Saint-Laurent, en a lieu de croire qu'il s'y rendit. 1663, on dit que l'outure et Duquet allèrent cette année à la baie ou mer du nord. 1667, il n'y a pas encore d'établissement à la baie, ni Anglais ni Français. 1668, Des Groseillers, Radisson et Gillam y vont par mer et bâtissent un fort pour le compte des Anglais. 1670, la compagnie de la baie d'Hudson est fondée par le roi d'Angleterre; un gouverneur est envoyé dans ces parages. 1672, le Père Abanel et M. de Saint-Simon vont par le Saguenay prendre possession de la baie au nom de la France. 1676, Des Groseillers et Radisson repassent au service de la France. 1682, la compagnie du nord (canadienne) est fondée; Des Groseillers et Radisson détruisent les postes anglais dans la baie. 1684, Des Groseillers retourne en Canada, tandis que Radisson se met de nouveau à la tête des Anglais et détruit le commerce français dans la baie. 1685, Joliet prend possession de la rivière Nemiskau au nom de la France. 1686, expédition commandée par de Troyes et d'Iberville, qui chasse les Anglais de la baie. A partir de ce moment jusqu'au traité d'Utrecht, en 1713, la guerre fut presque en permanence dans le nord.

ville avait promis cinquante pistoles à qui conque s'emparerait de lui, et ce gouverneur va même jusqu'à dire qu'il avait envoyé de Troyes à la baie principale-ment pour capturer le transfuge. Il promettait au jeune Chouart de le récompenser s'il ne se détachait pas du service de la France. Enfin Médard Chouart des Groseillers termina ses jours en Canada, ce qui montre qu'il n'était point compris dans la proscription qui frappait son beau-frère et que, à part sa trahison de 1668, il était resté bon Français.

XVIII

S'il fallait écrire ou n'envisager l'histoire qu'en ne tenant compte des actes des dignitaires les plus élevés, on commettrait une bévue énorme; la vérité n'y jouerait qu'un rôle bien mince. Pour connaître le passé, il faut savoir ce qu'il était dans ses détails, dans les replis de son administration, et quelles étaient les sources où s'inspiraient les gouvernants.

Toute grande étape historique a eu ses commencements. Pour humbles qu'aient été ces débuts, ils n'en ont pas moins été suivis de résultats retentissants, bons ou mauvais. Je ne m'occupe pas de savoir si les Français ont précédé les Anglais dans l'occupation de la baie du nord; je constate que, avant d'Iberville, l'activité extraordinaire d'un habitant du Canada a plus fait à elle seule pour attirer sur ce coin de terre les yeux de l'Europe que toutes les relations de voyages publiées par les deux peuples durant la première moitié du dix-septième siècle, et certes c'est beaucoup. Hudson et ceux qui le suivirent ne firent qu'apparaître dans la baie. Avant Chouart des Groseillers ni les Français ni les Anglais n'y tenaient de comptoir permanent. A peine avait-on, des deux côtés, quelques renseignements un peu exacts sur ces parages. La découverte d'une passe vers le Pacifique occupait bien certains esprits; l'appât d'un trafic profitable avec les Sauvages attirait de temps à autre un caboteur sur les rives glacées de ce rude pays; les missionnaires de Québec songeaient à étendre leurs travaux jusque-là, mais c'était tout. Quelle différence avec la hardiesse et la ténacité de ce pauvre serviteur des Pères Jésuites qui, au lieu de s'en rapporter aux efforts isolés des simples voyageurs et aux calculs rétrécis des marchands, va droit aux chefs de la nation, frappe à la porte des ministères et sollicite l'honneur d'aller planter le drapeau de son roi sur les confins du monde connu! Qu'il ait été incompris, repoussé et peut-être raillé, cela ne diminue en rien son titre à la priorité d'une tentative honorable. Sans compter que si on eût voulu l'entendre, des flots de sang humain eussent pu être épargnés et des richesses prodigieuses qui sont entrées dans les coffres anglais se fussent trouvées tout naturellement aux mains de la France.

S'il est impossible d'excuser l'acte de Chouart passant au service de l'Angleterre, on peut du moins s'expliquer la chose. Il est des heures où le vertige s'empare des hommes courageux et déterminés comme celui-là l'était. Se voir traité avec indifférence par les siens, par ceux qui auraient dû lui ouvrir les bras avec empressement et lui fournir le peu qu'il demandait pour accomplir son grand projet, dût lui causer un sentiment de répugnance contre lequel malheureusement son cœur ne sut pas réagir. Au lieu de rester dans l'obscurité et de plaindre en silence l'aveuglement des ministres, il voulut arriver à ses fins, conquérir la fortune, la notoriété, les honneurs. Nous savons ce qu'il en a coûté à nos pères!

Il est mort au moment où d'Iberville prenait sa place, ou plutôt lorsque la France, obligée de payer ses erreurs, envoyait dans le nord le plus vaillant des

filis du Canada pour y maintenir son nom, son honneur, ses droits devenus contestables. Il fallait remporter les armes à la main, durant une guerre de plusieurs années, chacun de ces forts dont la possession eut pu ajouter une perle à la couronne de France si, au lieu de les gagner par le massacre des traiteurs anglais, on eût permis à Chouart des Groseillers de les établir au nom de son propre souverain. Dans la série navrante des fautes commises en Canada par l'ancienne administration, il en est peu qui dépassent celle-ci.

Autre point de vue:

Quand l'histoire du Canada aura été étudiée et comprise jusque dans ses détails, on s'apercevra qu'elle renferme une mine riche pour le romancier comme pour le penseur. Alors quelqu'un ayant les ressources d'une imagination poétique et comprenant la mise en scène, racontera l'existence de ce personnage à figure multiple que je cherche ici à faire comprendre dans un style trop sec pour être goûté. Domestique, coureur de bois, chef de découverte, solliciteur à la cour de France, transfuge, fondateur des postes du nord, revêtu de dignités par la cour de Londres, puis humble pénitent revenant en son pays, se remettant en mer pour détruire ce qu'il avait édifié, heureux dans tous ses coups de main, mécontent de l'ineptie de ceux qui l'ont employé, revoyant Versailles, rebuté de nouveau, résistant à la tentation de trahir encore la cause de la France, enfin retournant terminer sa carrière sur les bords de Saint-Laurent, où il avait rêvé de voir s'établir une puissance digne de la race à laquelle il appartenait, tel est le cadre de sa vie agitée. On nous le montrera sous tous ces aspects. Les uns diront: « c'était un misérable. » et ils auront raison, mais Roy, Roy lui non plus n'était pas sans faute, et voyez ce que Walter Scott en a fait! Dites vous que nous n'avons pas de Scott? Attendez: chaque chose, chaque homme vient en son temps. Laissez se dégrossir l'idée incertaine que l'on a, un peu partout, de notre histoire. Vous verrez quelle peinture tant de narrations aujourd'hui gauchement faites et mal digérées inspireront aux artistes de la plume et du crayon! L'Ecosse a attendu pendant des siècles l'écrivain capable de traduire les épisodes marquants de ses annales. L'Europe n'a guère fait mieux. Soyons convaincus que rien ne manque en ce genre, dans notre pays, pour alimenter une littérature de bon aloi, aussi savante qu'agréable, aussi populaire que neuve et par ses descriptions, et par le milieu d'où elle tirera sa mise en scène. L'époque de Chouart des Groseillers prête amplement aux nécessités du récit léger; son aspect général une fois bien décrit, rien n'arrêterait la vogue de l'auteur qui saurait l'exploiter de cette manière. La tâche entreprise par Marmette fera ouvrir les yeux à nos descendants.

BENJAMIN SULTE.

TABLETTES LOCALES

Les travaux sont poussés avec vigueur sur toute la ligne du chemin de fer de Lévis à Kennebec. Plus de 500 hommes travaillent en ce moment à la seconde section. On espère que l'automne prochain les chars parcourront une distance de 45 milles, ce qui fera la moitié de toute la ligne. Sur la section de 30 milles, qui est maintenant en opération, les directeurs recueillent un bénéfice satisfaisant.

A propos du commerce maritime du Canada, le *Courrier* de Liverpool publie ce qui suit:

« La Puissance du Canada possédait, en 1874, 6,930 vaisseaux, avec un tonnage de 1,158,363 tonneaux. A ce chiffre il faut ajouter au moins 150 vaisseaux et 100,000 tonneaux pour représenter le nombre et la capacité actuels de la flotte canadienne. La Nouvelle-Ecosse occupe le premier rang parmi les Provinces pour le commerce maritime, possédant un tonnage d'environ 500,000 tonneaux. Parmi les vais-

seaux appartenant à la Puissance on compte 236 navires, 634 vapeurs, 546 barques, 542 brigantins, 3,643 goélettes, 915 barges et environ 464 vaisseaux de divers autres genres. En 1874, 500 vaisseaux neufs ont été enregistrés, ayant un tonnage d'environ 200,000 tonneaux. Sur ce nombre 50 étaient des navires à vapeur."

Le rapport mensuel du département de l'agriculture des Etats-Unis, nous fournit les renseignements suivants sur la condition des récoltes chez nos voisins. En représentant une récolte moyenne par le chiffre 100, la récolte totale de cette année (blé d'automne et blé de printemps réunis) sera représentée par le chiffre 82; le blé d'automne seul, par le chiffre 74; et le blé du printemps seul par le chiffre 96. Dans les Etats du Sud, la récolte sera au-dessus de la moyenne. Dans la Caroline du Nord elle est représentée par le chiffre 102; dans l'Etat de la Géorgie par le chiffre 109; dans l'Alabama par le chiffre 106; dans le Mississippi par le chiffre 113; dans le Texas par le chiffre 135; dans l'Arkansas par le chiffre 119; dans le Tennessee et l'Orégon par le chiffre 102; dans les Etats du Nord et du Milieu les chiffres sont comme suit: La Virginie est représentée par le chiffre 83; le Maryland par le chiffre 76; la Pennsylvanie par le chiffre 68; le New-Jersey par le chiffre 63; l'Etat de New-York par le chiffre 45; dans les Etats de l'Ouest et du Nord-Ouest la récolte est aussi beaucoup au-dessus de la moyenne. Voici les chiffres: Virginie-Ouest, 64; Kentucky, 82; Ohio, 71; Michigan, 79; Indiana, 69; Illinois, 76; Missouri, 72; Kansas, 92; Iowa, 95. Dans la Caroline le blé d'automne est représenté par le chiffre 76, et le blé de printemps par le chiffre 55.

Voici maintenant quelques statistiques sur l'état de l'agriculture en Angleterre:

Les rapports agricoles anglais, pour 1874, constatent que, pendant l'année dernière, il y avait 47,143,000 acres de terre sous culture. Dans la Grande-Bretagne, il y avait 2,187,000 acres en forêts, et 325,000 acres en Irlande. Chaque année l'on voit s'accroître l'étendue des terres en culture. Pendant les six dernières années, 970,000 acres ont été ajoutés, en Angleterre, à ceux déjà cultivés; 175,000 dans le pays de Galles, et 166,000 en Ecosse. L'étendue de terrain cultivée en blé, l'année dernière, excédait celle de 1873 de 140,000 acres. Les légumes, pois, y compris les pommes de terre occupent 4,957,000 acres. Le rapport constate qu'il y avait 367,000 chevaux, soit une augmentation de 35,000 sur l'année précédente. L'augmentation du bétail, depuis 1871, avait été de 788,000. Les chiffres des animaux importés de l'étranger n'ont pas augmenté depuis 10 ans, cette importation est d'environ 200,000 par année. Les moutons ont augmenté de 886,000 sur les années précédentes. Les cochons ont diminué d'une manière notable. Entre les années 1861 et 1871 les ouvriers agricoles ont diminué d'environ 17 pour cent en Angleterre et de 12 pour cent environ en Ecosse.

LES ETRANGERS A QUÉBEC

Tous les citoyens un peu à l'aise ont quitté nos murs. Il ne reste plus que les pauvres qui, sevrés des jouissances que procure l'argent, font ici-bas l'apprentissage d'un purgatoire qu'ils trouveront moins dur, je l'espère, au grand jour du règlement des comptes. Il ne faut pas croire, cependant, pour cela, que ceux qui demeurent attachés à leur petite sphère soient complètement privés de distractions. Ils ont la foule des étrangers qui passent à leur porte et s'arrêtent quelquefois pour chercher, dans la crevasse d'une vieille muraille,—et Dieu sait combien nous avons de crevasses!—l'empreinte d'un fait historique.

Ces étrangers nous viennent presque tous du pays voisin. Chaque matin, les bateaux à vapeur et les convois de chemin de fer les déposent par centaines sur nos quais où ils deviennent la proie des cochers, nos seuls cicérones. Ils enregistrent leurs malles à l'hôtel, puis, après avoir déjeuné sur le pouce, commencent leur pèlerinage historique.

La première place qu'ils visitent est la plate-forme, ou terrasse-Durham. Le cocher leur raconte à sa manière l'histoire du château St. Louis, leur parle de l'île d'Orléans et surtout des hauteurs de Lévis, où l'on peut encore voir les anciennes batteries américaines et admirer les fortifications que le gouvernement anglais a fait construire il y a quelques années. Beau-

port, Montmorency et Charlebourg ont aussi leur importance historique, et le cocher, rusé comme ceux de sa race, se garde bien d'oublier ces endroits renommés qui lui valent des courses que la loi n'a pas tarifées et où la marge des profits est d'une largeur plus qu'appétissante.

Après avoir admiré le port, et noté sur leur calepin tous les petits détails qui ne se trouvent pas dans le *Guide de Québec*, ils vont faire le tour de la ville, avant d'aller relever ses environs. La grande batterie, les portes, l'esplanade, le jardin du fort, la citadelle, tout est soumis à l'inspection, mesuré, historié, commenté. Les papas consultent le *Guide*, pendant que les jeunes misses,—elles savent plus ou moins dessiner,—crayonnent les points de vue, que les mamans se plaignent de la température et que les enfants grignotent des gâteaux. Quelquefois, souvent même, il se trouve dans la voiture un jeune ami de la famille, lequel, en fait d'histoire, ne goûte que le temps présent, et en fait de points de vue borne son horizon au joli minois qui fait semblant de se cacher derrière un voile trop transparent. Celui-là propose toujours de descendre de voiture afin de pouvoir offrir sa main et marcher seul quelque temps avec son amoureuse. A chaque coin de muraille, il signale un détail qui appelle un examen plus attentif, ou une trace d'inscription dont il serait important de découvrir le sens. S'il parvient à intéresser le papa et à le mettre sur la piste de quelque recherche curieuse, il est tout fier et profite du temps pour faire lui-même un cours d'histoire à sa façon. La ville a été examinée en tous sens. C'est alors qu'il propose la course à la campagne, appuyé par l'avis du cocher dont il a su se ménager les bonnes grâces. Il a eu la précaution de faire mettre dans le siège de la voiture un lunch qui peut se déguster au pied d'un monument, où à l'ombre d'un chêne criblé par les balles françaises.

Là où les soldats du roi de France ont tombé, de faibles mortels peuvent bien choir quelquefois. C'est pourquoi il arrive de temps à autre qu'une racine, ou quelque tumulus ignoré devient la cause d'une chute qui commence par un léger cri et se répare avec un serrement de mains. Eh! mon Dieu! de combien de ces chutes n'avons-nous pas été témoins, combien de fois n'avons-nous pas tendu une main secourable à une jolie main gantée, tous tant que nous sommes, lorsque nous étions plus jeunes? Hélas! ce temps est presque passé, et nous avons maintenant bien de la peine à nous relever nous-mêmes!

Les plaines d'Abraham, le champ de Ste. Foye ont été examinés presque dans leurs derniers détails. Il reste maintenant le tour du Cap-Rouge, le lac St. Charles, Charlebourg et les chutes de Montmorency. C'est à ce dernier endroit surtout que les émotions deviennent accentuées. En présence de cette grande nature, au bruit des eaux qui tournent dans leur précipice sans fond en lançant comme un regret leur écume transparente, on sent je ne sais quel frisson agréable et terrible à la fois envahir tout son être; le cœur bat plus vite et le sentiment se développe avec une puissance singulière. Ce lieu grandiose a reçu bien des serments, et a préparé l'union de bien des destinées. Bien des vieilles filles ont découvert là, flottant sur le gouffre, leur dernière planche de salut. Bien des célibataires endurcis y ont senti leur cœur s'amollir et s'ouvrir à des sentiments contre lesquels ils se croyaient pourtant bien fortifiés.

Le lac St. Charles et le lac Beauport, avec leurs promenades en bateau, ont aussi une influence très-grande dans le sens que nous venons d'indiquer? Il suffit que l'embarcation chavire ou menace de cha-

virer, pour que l'on vous consacre une existence que vous venez de sauver. Quelquefois même, il arrive qu'un orage subit et l'offre opportune d'un parapluie, qui sauve une toilette, vous valent toute une vie de remerciements.

Mais il est temps de revenir de cette promenade, nous pourrions commettre des indiscretions et nous attirer des colères.

Nos voyageurs reviennent à l'hôtel bien fatigués, ce qui ne les empêche pas, après le thé, d'aller encore prendre le frais sur la plate-forme. Il y a là à étudier non-seulement les étrangers, mais notre monde à nous. On peut y observer des choses curieuses. Je vous les dirai bientôt.

NAPOLÉON LEGENDRE

PERSONNEL

Gustave Doré, le célèbre dessinateur, doit visiter les Etats-Unis l'automne prochain.

On annonce le mariage prochain de Miss Allan, l'aînée des filles de Sir Hugh Allan, à M. White, de Québec.

Le Révd. M. Montminy, vicaire depuis cinq ans à Beauport, va partir bientôt pour l'Europe, avec son frère. Il se rendra jusqu'en Palestine.

M. l'abbé Martineau, curé de St. Charles, M. l'abbé Hébert, curé de Kamouraska, ainsi que le juge Routhier et sa dame partent aussi pour l'Europe par le même steamer.

La *Gazette Officielle* de Québec annonce que les messieurs dont les noms suivent ont été nommés adjoints à la commission de la paix, savoir:

District de Montréal.—Andrew Robertson, écuyer.

District de Beauce.—Hilaire Paulin, écuyer. District d'Ottawa.—George Links Martin Welsh, John McClellan, Martin Fleming, William Paterson, Henry Crilly, Michael Burke, Robert Kerr et Joseph Nadou, écuyers.

Il a aussi plu à son Excellence de faire les nominations suivantes de greffier de la Cour de Magistrat de district, savoir:

Cour de magistrat de Maniwaki, comté d'Ottawa.—Camille-Ludger Baudin, écuyer.

Cour de magistrat du comté de Terrebonne, en la ville de Terrebonne.—Joseph-Cyrille Auger, écuyer.

MM. Edouard Leduc, Hyacinthe Noé Raby, Emile Quesnel, Pierre Amédée Quesnel, Nicolas Chené, Joseph Drouin, Séraphin-Augustin Goyer dit Belisle et Joseph Richer, écuyers, ont été nommés commissaires pour la décision sommaire des petites causes, dans la paroisse de Saint-André-Avellin, dans le comté d'Ottawa Ancienne commission révoquée.

Au nombre des passagers, partis de New-York, pour l'Europe, à bord du steamer *France* de la ligne transatlantique française, se trouvaient le Rév. Père Délatte, la Révde Sœur Ste. Marc et la Révde. Sœur Desrosiers, de la présentation de St. Hyacinthe, et Melle de Gaspé.

Voici les noms des syndics officiels nommés pour la province de Québec:

Districts

Arthabaska—Simon Fraser, L'Avenir, Oct. Ouellet, Somerset.—Rainville, St. Christophe. Beau—David Doran, de St. Joseph de la Beauce.

Beauharnois—Owen Lynch, Beauharnois. Bedford—Peter Cowan, Nelsonville, et Thos. B. Rassard, de Waterloo.

Chicoutimi—J. A. Gagné, Chicoutimi. Gaspé—Chas. H. T. Burman, Barachois. Iberville—L. A. Anger, St. G. d'Iberville. Joliette—Adolphe Magnan, Joliette.

Kamouraska—J. E. Pouliot, Fraserville. Montmagny—T. S. Michaud, St. Jean-Port-Joli, et Fred. Bélanger, de Montmagny.

District de Montréal à l'exception de la cité —C. Beausoleil de Montréal.

Ottawa—F. S. McKay, Papineauville, A. Bourgeois, Aylmer, D. C. Simon, Hull, Ls. M. Coutlée, Aylmer.

Québec à l'exception de Lévis et Potbinière —Owen Murphy, Wm. Walker, O. Roy et J. Auger, tous de Québec.

Richelieu—N. Gladu, St. François du Lac, A. E. Brassard, Sorel.

Rimonski—E. Côté, Ste. Luce.

Saguenay—E. Angers, Murray Bay.

St. François, non compris Compton, Stanstead, Richmond et Wolfe—Chs J. L. Bacon et G. B. Loomis, Sherbrooke.

St. Hyacinthe—M. E. Bernier, St. Hyacinthe.

Terrebonne—G. M. Provost, Terrebonne.

Trois-Rivières—Chas. D. Hébert, Yamachiche; A. O. Houle, St. Célestin, J. B. O. Dumont, Trois-Rivières.

Lévis et Lotbinière—Alfred Lemieux, Lévis.

Compton—H. G. H. Chagnon, Coaticook. Richmond et Wolfe—Wm. Brooke, Richmond.

Ville de Montréal—L. J. Lajoie, Jas. Court, Arthur Perkins, Wm. Rhin, A. Doutré, T. S. Brown, A. B. Stuart, J. Lecours, Jno. Fair, David Craig, Ls. Dupuy, Jas. Tyre et Ed. Evans.

UNE LEGENDE GROENLANDAISE

La similitude d'origine des Groenlandais et des Esquimaux ressort clairement des nombreux rapports qui existent entre leurs traits, leur langage et leurs mœurs. Les deux races ont la même vie de liberté primitive, sans loi ni gouvernement, sans justice pour punir les criminels, qui ne reçoivent d'autres châtiments que ceux que le peuple leur inflige dans des récits chantés publiquement. Cependant les Groenlandais sont supérieurs à leurs voisins par leur intelligence et leurs notions religieuses. Ils ont, en effet, une forte croyance en une Puissance suprême qui dirige tout; ils ont foi dans l'immortalité de l'âme et admettent qu'elle entre en communication avec des esprits d'un ordre éthéré.

Leurs légendes mythologiques ou *sagas* renferment probablement un sens plus profond que celui qui est compris par les étroits cerveaux de ceux qui les répètent. Un de leurs plus formidables dieux est *Tornarsuk*, dont le culte semble présenter, dans son origine, une certaine analogie avec l'adoration que les Hindous professent pour la Trinité de Brahma, Vishnou et Siwa. Le grand, le terrible *Tornarsuk* est, à leurs yeux, l'Esprit des choses naturelles et des objets créés, le Maître de la vie et de la mort, à la fois Créateur, Conservateur et Destructeur. Cet Être passe pour n'avoir pas eu de développement dans son existence et pour être issu tout à coup d'une épouvantable femelle que les Groenlandais nomment *la bisaieule de Tornarsuk*; elle vit sous la terre, et c'est elle qui a enfanté les péchés du monde et la mort.

Le premier missionnaire du Groenland, Egidius, rapporte à ce sujet, dans son journal, la très curieuse légende que voici dans toute son intégrité et son style primitif:

« A une grande profondeur sous la terre vit une puissante et méchante femelle qui est *la bisaieule de Tornarsuk*. Elle habite une maison si large que le vol de la plus sifflante flèche n'en pourrait traverser l'espace. Cette femelle commande à toutes les créatures de la mer et elle appelle à l'honneur de partager sa demeure les baleines, les morses, les phoques et les poissons blancs. Des oiseaux de mer nagent dans l'immense jarre d'huile qui est au-dessous de sa lampe et l'alimente. Aux alentours de la porte sont parqués des troupeaux entiers de phoques qui cherchent à mordre et à saisir quiconque essaie d'entrer. Mais nul ne peut y parvenir, hormis un *Angekkah*, ou saint personnage, accompagné de son *Tornak*, ou ange gardien.

« En se mettant en route pour accomplir leur voyage, ils doivent d'abord traverser les Esprits des êtres défunts, lesquels offrent exactement la même apparence que s'ils vivaient encore. Ensuite, il faut franchir une grande fosse, large et profonde, sans autre secours que celui d'une grosse roue qui tourne sans cesse et qui est aussi poli que du verre. Guidé par son *Tornak*, l'*Angekkah* triomphe de ce difficile passage, et ils arrivent ensemble auprès d'un énorme chaudron ou des phoques, jetés vivants, sont en train de bouillir. Enfin, ils pénètrent jusqu'à l'endroit où se cache la *bisaieule de Tornarsuk*. Le *Tornak* prend l'*Angekkah* par la main et le guide à travers les rangs pressés des phoques et des morses, terribles sentinelles. D'abord le chemin est spacieux; mais il s'amointrit insensiblement jusqu'à n'être pas plus gros qu'une

corde, et c'est par un pareil sentier qu'ils ont à passer au-dessus d'un gouffre.

« Quand ils sont parvenus dans l'intérieur de la maison, ils trouvent l'horrible femme qui fait un vacarme effroyable, tor-dant ses cheveux et écumant de rage à la vue des étrangers. Elle arrache rapidement une aile d'oiseau, y met le feu et l'approche du nez des visiteurs, dans l'intention que sa puante odeur les rendra insensibles et qu'ils tomberont ainsi en son pouvoir. Mais l'Angekka, conseillé par son Tornak, prévient la mégère en la saisissant par la chevelure et lutte avec elle jusqu'à ce qu'il l'ait domptée, avec l'aide de son compagnon. Au-dessous de sa face pendent des replis de chair d'une forme monstrueuse ; ce sont les corps d'avortons mort-nés, dont elle se sert comme appât pour attirer dans son antre tous les habitants des mers. Mais dès que ces hideux bourrelets lui sont arrachés, toutes les balaines et les phoques plongent aussitôt dans la mer et retournent aux parages où les Groënländais pourront un jour les prendre.

« Quand tout est fini, l'Angekka et son Tornak reprennent la route du retour, qu'ils trouvent aussi douce et unie qu'elle avait été dangereuse et rude auparavant. »

Le missionnaire Egidius raconte encore que la tradition groënländaise fait remonter l'origine du Pêche à une femme qui avait aussi le pouvoir de prononcer la mort des hommes pour faire place à d'autres, quoique, dans le principe, ils fussent nés pour vivre toujours.

On retrouve, dans ces grossières légendes, une trace altérée de l'idée de la création du monde par une Puissance supérieure, de l'idée de la Mort comme punition des péchés et de l'idée de la Rédemption par l'entremise d'un Être suprême, ayant forme d'homme.

S. DE LAPHYROUSE,
Consul honoraire.

SCIENCE POPULAIRE

LE GAZ AU LIÈGE

Nous lisons dans le *Journal de Névac* :

Il nous a été donné d'assister à des expériences de gaz d'éclairage obtenu par la distillation d'un produit du pays, les déchets de liège.

Au point de vue local, cette question présente un grand intérêt, car la fabrication des bouchons, une des plus importantes industries de notre région, laisse environ comme déchet 70 0/0 du poids de la matière première employée.

M. A. Combe Dalma, directeur d'une fabrique de bouchons à Bordeaux, a essayé de distiller en vase clos les copeaux et déchets de sa fabrication. Les résultats obtenus en petit dans des expériences de laboratoire ont été si concluants, que l'administration du gaz méridional à laquelle appartient l'usine de notre ville, après en avoir eu connaissance, n'a pas hésité à autoriser une expérience en grand.

Depuis deux jours, notre ville est éclairée au gaz de liège, et tout le monde a pu se convaincre de l'éclat et de la blancheur de la flamme qu'il donne. La partie bleue qui, dans les becs papillon, est assez caractérisée au gaz de houille, est beaucoup moins sensible dans celui-ci. De plus, à cause de sa moins grande densité, la consommation de ce gaz est, croyons-nous, beaucoup moins forte pour une même intensité de lumière.

Nous ne voulons pas d'ailleurs nous prononcer sur l'heure.

Une commission d'hommes compétents s'est réunie à l'usine à gaz d'abord, puis chez M. Fréhen, on de sérieuses expériences photométriques ont été faites.

Elles se continuent ces jours-ci, et nous tiendrons nos lecteurs au courant du jugement qui aura lieu.

Nous pouvons cependant d'ores et déjà affirmer que l'opinion de ces messieurs est fortement prononcée pour la supériorité du nouveau gaz de liège.

ACCIDENTS QUE PEUVENT DÉTERMINER LES BALLONS REMPLIS DE GAZ HYDROGÈNE

On sait que les ballons remplis d'hydrogène, ballons qui servent de jouets aux enfants, sont répandus en énormes quantités dans la population.

Ces ballons peuvent être et ont été la cause d'accidents, et cela à tel point, que des Commissions d'hygiène ont dû s'en occuper.

On conçoit que ces Commissions n'ont pu demander l'interdiction de ces jouets, elles l'eussent fait qu'elles eussent été blâmées ; que les mots : liberté, commerce, eussent servi de base à des récriminations, et même à des railleries. On conçoit alors la difficulté, et on se demandait ce qu'il y avait à faire ? On dut se borner à des conseils que la presse avait donnés, en faisant connaître les accidents qui se multipliaient.

Ces conseils, qu'on put faire prendre quelques précautions, n'ont pas été connus de tous. Le fait suivant, et assez original, fait connaître une nouvelle explosion d'un de ces ballons ; ce fait est consigné dans la *Petite presse* du 12 mars 1875 :

« Avant hier, vers cinq heures du soir, le cocher d'une voiture de remise avait conduit au Palais-Royal une jeune femme avec sa petite fille de cinq à six ans. Il stationnait, en attendant leur retour, place du Théâtre Français.

« Pour passer le temps, il voulut allumer un cigare, et, comme il faisait grand vent, il introduisit sa tête dans la voiture.

« Là, se trouvant un gros ballon-réclame en baudruche, des Magasins du Louvre, que la petite fille y avait laissé.

« Dès que le cocher eut frotté son allumette, une détonation se fit entendre. Le ballon venait de faire explosion, et une flamme rapide entourait la tête du malheureux, qui a eu les cheveux et la barbe consumés et a reçu d'assez fortes brûlures.

« Les premiers secours lui ont été donnés dans une pharmacie, et les voyageurs qu'il attendait ont dû prendre un autre véhicule. »

LES PLAQUES MARMORÉENNES

Le *Bulletin* de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale contient un rapport sur des plaques décoratives, dites marmoréennes, auquel nous empruntons les détails qui suivent :

Voici en quoi consiste la fabrication de ces produits.

Une surface de verre, soit simple, soit double, soit plane, soit convexe, soit concavée, etc., est peinte du côté opposé à celui qui sera tangible.

Une semblable surface, soit de verre, soit de toute autre matière, est également peinte, le plus ordinairement d'un ton uni pour faire le fond.

Si la plaque, ou l'objet en imitation de marbre que l'on veut produire, doit être diaphane, soit, par exemple, une coupe en onyx, il faut alors, nécessairement, faire usage de deux verres et leur appliquer un travail identique de peinture. Nous avons vu des coupes ainsi faites, imitant parfaitement l'agate, l'onyx, etc.

C'est au moyen de sels calcaires diversément colorés par des oxydes métalliques, que M. Pruneau fait ces peintures, qu'il dit être inaltérables ; et, en fait, le soin qu'il met à composer ses couleurs leur assure certainement une très-grande solidité.

L'application de ces peintures sur le verre se fait au pinceau et par chute sur des fonds préparés ; dans certains cas, plusieurs bains successifs sont nécessaires. On obtient ainsi une coloration et des dispositions qui rappellent, de la façon la plus exacte, les variétés de couleur et d'ordonnance des marbres.

Les peintures ainsi faites sont soumises à une température assez élevée pour les durcir et les convertir en une sorte de ciment incorporé au verre.

On soude ensuite sur leurs bords les deux plaques, pour les réunir en une seule. Cette soudure se fait soit avec un ruban de toile ou de papier de plom, en luit de séruse, soit avec d'autres mastics, soit plus simplement avec une pâte composée de gomme arabique et de poudre d'albâtre.

M. Pruneau dit avoir employé aussi, avec succès, ces plaques en revêtement de murs, pour les préserver de l'humidité.

Des plaques ainsi faites, imitation de marbre, reviendraient pour chaque mètre superficiel, à 16 francs en verre simple, à 18 francs en verre double, et à 21 francs en verre triple. L'imitation est d'ailleurs d'une exactitude remarquable ; les coupes façon onyx ou autres marbres transparents, montées sur garniture légère cachant la soudure des deux verres convexes, font, au premier aspect, une illusion complète.

Ce mode de décoration, qui permet de produire, à un prix très-modeste, des imitations de plaques de marbre et d'objets divers d'un très-grand prix, peut certainement avoir, dans l'industrie, des applications utiles.

Sans doute il ne peut être question d'en faire usage dans des décorations de monuments ou même dans des constructions de luxe ; mais pour certaines décorations de vestibules, de magasins ou de plafonds, et aussi pour ornementation de menuiseries et de grands meubles, il peut être profitable à l'industrie de figurer ainsi, sans de trop grandes dépenses, des panneaux ou des médaillons, des marbres et mosaïques les plus riches.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

NOS GRAVURES

Le banquet municipal international de Londres

Ce banquet, auquel le lord-maire avait convié les représentants des différentes municipalités étrangères, a eu lieu le 30 juillet. Six cents personnes environ y ont pris part.

Le lord-maire avait à sa droite le préfet de la Seine et à sa gauche M. d'Harcourt, ambassadeur de France. Le préfet et l'ambassadeur à leur entrée dans la salle du banquet, avaient été accueillis avec des démonstrations de sympathie très-vives.

M. d'Harcourt, répondant (en anglais) au toast porté en l'honneur des représentants des puissances étrangères, a exprimé, au nom des membres du corps diplomatique, le désir de fortifier les bonnes relations qui existent entre leurs nations respectives et l'Angleterre. Il a ensuite chaleureusement remercié, au nom du peuple français, la ville de Londres et la nation anglaise des secours donnés à la France après le siège de Paris, et tout récemment encore en faveur des inondés du Midi.

Le lord-maire a porté un toast à toutes les municipalités de l'Europe et de l'Amérique, et a rappelé la cordiale réception qui lui a été faite à Paris, à l'occasion de l'inauguration du nouvel Opéra.

Le préfet de la Seine lui a répondu. Le préfet a remercié le lord-maire de son accueil au nom de la France, qui, a-t-il dit, répond par des sentiments semblables aux expressions d'amitié qui lui sont adressées au nom de l'Angleterre. Le lord-maire, a-t-il ajouté, inaugure une ère nouvelle dans l'histoire des institutions municipales, dont cette réunion fortifiera certainement la liberté.

Le banquet du lord-maire, malgré les invitations internationales qui avaient été lancées, a eu tous les caractères d'une fête britannique ; les vieilles formes, auxquelles nos voisins tiennent si fort, ont été scrupuleusement observées ; on aurait pu se croire au moyen âge, si les discours des orateurs n'avaient rappelé le siècle où nous vivons. Londres, suivant l'expression pittoresque du *Daily Telegraph*, a brûlé l'huile la plus récente dans la plus vieille lampe.

Enterrement d'un Enfant à Madrid

L'Espagne est véritablement le pays des surprises. Partout ailleurs les enterrements sont des cérémonies où la tristesse, le deuil et parfois les larmes, se donnent libre carrière ; en Espagne, au contraire, lorsqu'il s'agit des funérailles d'un enfant, les chants et les rires remplacent les plaintes et les pleurs.

Point de funèbre cortège aux allures lentes, et que cadencent les sons d'un fanfare jouant la marche d'Haendel, mais une escorte joyeuse, de jeunes filles, de jeunes garçons souriants et chantant gaiement.

Quatre d'entre elles portent le cercueil couvert de fleurs dans lequel le bambin repose à découvert.

Des musiciens suivent la bière fleurie, lançant leurs notes joyeuses, pendant que des gamins grossissent le cortège à chaque pas.

Cette coutume tient à cette croyance chrétienne que tout enfant baptisé qui meurt avant d'avoir atteint l'âge de raison, va directement au ciel.

Aussi l'enterrement d'un *bambino* a-t-il l'air d'une fête. On se réjouit du sort de ce nouvel élu, et le corps que l'on porte en courant au cimetière, ressemble plutôt à celui d'un chérubin qu'à la dépouille d'un mortel.

Au milieu de cette foule riieuse, l'on distingue parfois, un visage de femme tout empreint de tristesse et sur les joues duquel roulent de grosses larmes.

Les hommes pourraient se tromper sur la qualité de l'affligée, mais toutes les femmes reconnaîtront en elle la mère du petit défunt.

L'Ange Gardien

Cette poétique croyance d'un ange veillant sur chacun de nous, se réjouissant de nos bonnes actions et s'affligeant de nos fautes, a été, au point de vue humain, rendue par l'artiste d'une façon aussi juste qu'heureuse.

Est-ce une jeune mère ou une sœur aînée qui, pleine d'une sollicitude muette, regarde le sommeil de l'enfant ? Il est difficile de le dire. En tout cas, c'est une femme belle et charmante, au front pur, aux traits gracieux, et dont une tendresse profonde illumine le visage.

N'est-ce pas à la femme, sœur, épouse ou mère, à qui l'homme et l'enfant doivent leurs plus douces consolations, la paix du cœur, l'apaisement ?

Quant à l'enfant, le calme de son sommeil, son âge, indiquent l'innocence de son âme, et s'il rêve ce ne peut-être que du ciel, car il ne sait rien encore des choses de la terre.

Combat de l'Amiral Winter contre deux Galions de la Flotte Espagnole

Cette gravure représente un des épisodes de ce fameux combat naval livré sur les côtes d'Angleterre, et dans lequel fut détruite, une affreuse tempête aidant, cette invincible Armada, équipée au prix de tant de soins et de trésors par Philippe II d'Espagne. On sait que le célèbre amiral Drake, le même qui donna le nom de *Nouvelle Albion* aux côtes de Californie en en prenant possession, coula dans le port de Cadix, 22 vaisseaux de cette même flotte Espagnole prête à partir.

Dans la Manche, l'amiral Winter, engagé avec un seul vaisseau entre deux fortes galères, risqua le combat et sortit vainqueur de l'aventure, le 29 juillet 1588.

Mais le ciel est si pur, la mer si calme, que n'étaient les épaves flottantes, les voiles déchirées, les navires à tribord et à babord que l'incendie dévore, les éclairs des canons lâchant leur bordée, on croirait plutôt assister aux salves d'une fête, qu'aux péripéties d'une bataille navale.

L'artiste, tout en s'attachant au côté dramatique, n'a pas négligé les détails techniques ; et, grâce à cela, l'on a devant les yeux, outre la proue et son château gaillard armé de canons et flanqué de ses deux tours, tous les autres détails de la voilure, de l'artillerie, de la mâture, l'art complet de la construction navale au seizième siècle.

Matane

C'est sur la rive sud du St. Laurent, à environ 60 milles de Rimouski que se trouve ce charmant petit village.

Il y a, paraît-il, deux cents ans passés que des colons s'établirent dans cette localité. Depuis 1843, il se fait là un commerce de bois assez actif ; et chaque année 6 à 8 navires jaugeant de 400 à 500 tonneaux chacun, y prennent des cargaisons.

Matane, grâce à la magnifique plage que présentent les deux bords de la rivière du même nom, offre un délicieux endroit pour les baigneurs. Aussi est-ce une des stations balnéaires réputées du St. Laurent.

On pêche aussi de magnifiques saumons dans la rivière.

L'édifice que l'on voit dans notre gravure placée sur la droite du pont, est le moulin à farine de M. Laroche. Sur la gauche, s'étend la scierie des MM. Price. Plus loin, toujours du même côté, s'élève la résidence de M. Patton, l'administrateur de ce dernier établissement.

Matane possède un bureau d'enregistrement et un Palais de Justice.

A. ACHINTRE.

C. A. Leblanc, Ecr., C. R.

SHÉRIF DE MONTRÉAL

M. Charles-André Leblanc est né à Montréal, le 8 août 1816. Il fit une partie de ses études à l'ancien Collège de Montréal, dont on voit l'édifice encore debout dans la rue qui porte ce nom.

Les supérieurs de l'institution durant les cours que suivit notre élève, furent les R. R. Quibillier et Belle, tous deux venus du Séminaire St. Sulpice de Paris.

A sa sortie du collège, le jeune élève étudia le droit pendant cinq années chez M. Pierre Moreau, C. R. Admis au Barreau en 1838, il s'associa avec son ancien patron, et plus tard avec feu Francis Cassidy, écr., C. R., qui avait été clerc dans l'étude Moreau et Leblanc. L'association de ce dernier avec M. Cassidy dura 25 ans.

A l'époque des troubles de 1837, comme la plupart des jeunes gens de cette époque, M. Leblanc, membre de l'association des *Fils de la Liberté*, fut une des six premières personnes alors emprisonnées. Il passa six mois dans la prison de Montréal; et la cellule qu'il occupait fait aujourd'hui partie des appartements du directeur de la prison.

Parmi ses camarades de collège, M. Leblanc compte Sir G. E. Cartier, dont l'amitié lui resta acquise jusqu'à la mort du Baronet; les juges Berthelot, Beaudry, McKay; Mgr. Bacon, évêque de Portland; M. Jos. Toupin, curé de la Rivière des Prairies, le Rév. M. Picard, du Séminaire, le Rév. M. Leclair, de Stanbridge; MM. Rouer Roy, De Boucherville et plusieurs autres citoyens de réputation.

M. Leblanc est resté membre actif du Barreau pendant



M. LEBLANC, SHERIFF DE MONTREAL

trente-cinq ans, et a eu une des plus grandes clientèles de ce temps.

Le 28 juin 1867, il reçut la distinction de Conseil de la Reine, et fut nommé Shérif pour le district de Montréal en 1872.

Il occupa pendant deux ans la place de membre du Conseil du Barreau, dont il fut, il y a douze ans, le Bâtonnier.

Outre ces postes honorables, M. Leblanc a été nommé par le gouvernement Provincial un des directeurs du chemin de fer de la Colonisation du Nord. Il est aussi Président des Ecoles de Réforme, auxquelles il a consacré une grande partie de son temps en collaboration avec son défunt ami, M. Olivier Berthelot.

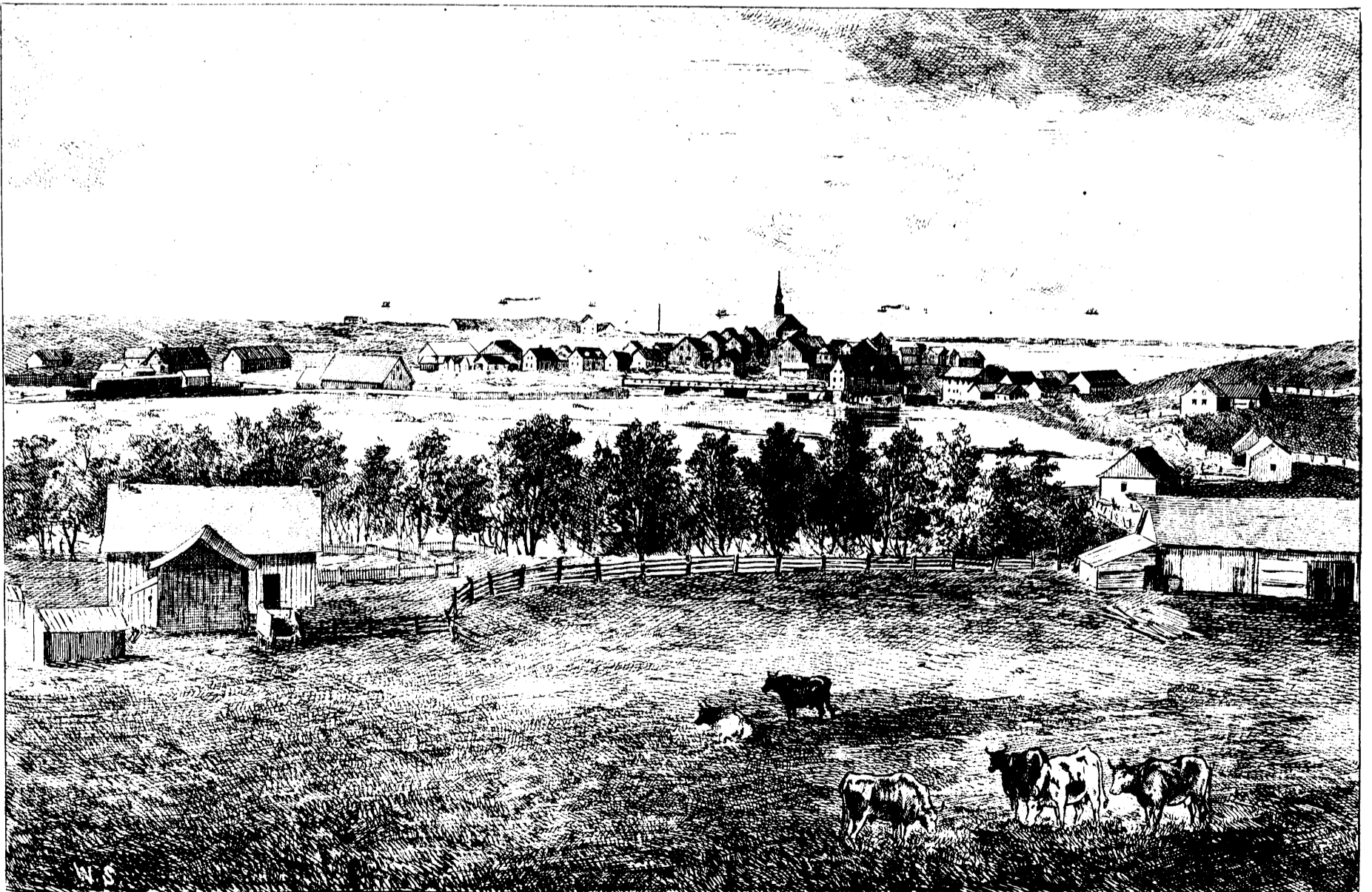
Depuis l'année 1867, M. Leblanc fait partie du Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec. Il a été pendant deux années consécutives, Président de la Société St. Jean-Baptiste.

Les réparations faites au Palais de Justice, réparations promises et attendues depuis longtemps, sont l'œuvre de l'activité du nouveau Shérif.

Aussi modeste qu'affable, patriote sincère, et citoyen dévoué, M. Leblanc est un des caractères les plus droits, et une des individualités les plus honorables du pays.

Les chinois deviennent citoyens américains. Chang-quam-Wo est le premier qui ait reçu son diplôme de citoyen.

Fouché, mort à Trieste sous la Restauration, avait été inhumé dans le cimetière de San Giusto. Sa famille va faire rapporter ses restes en France.



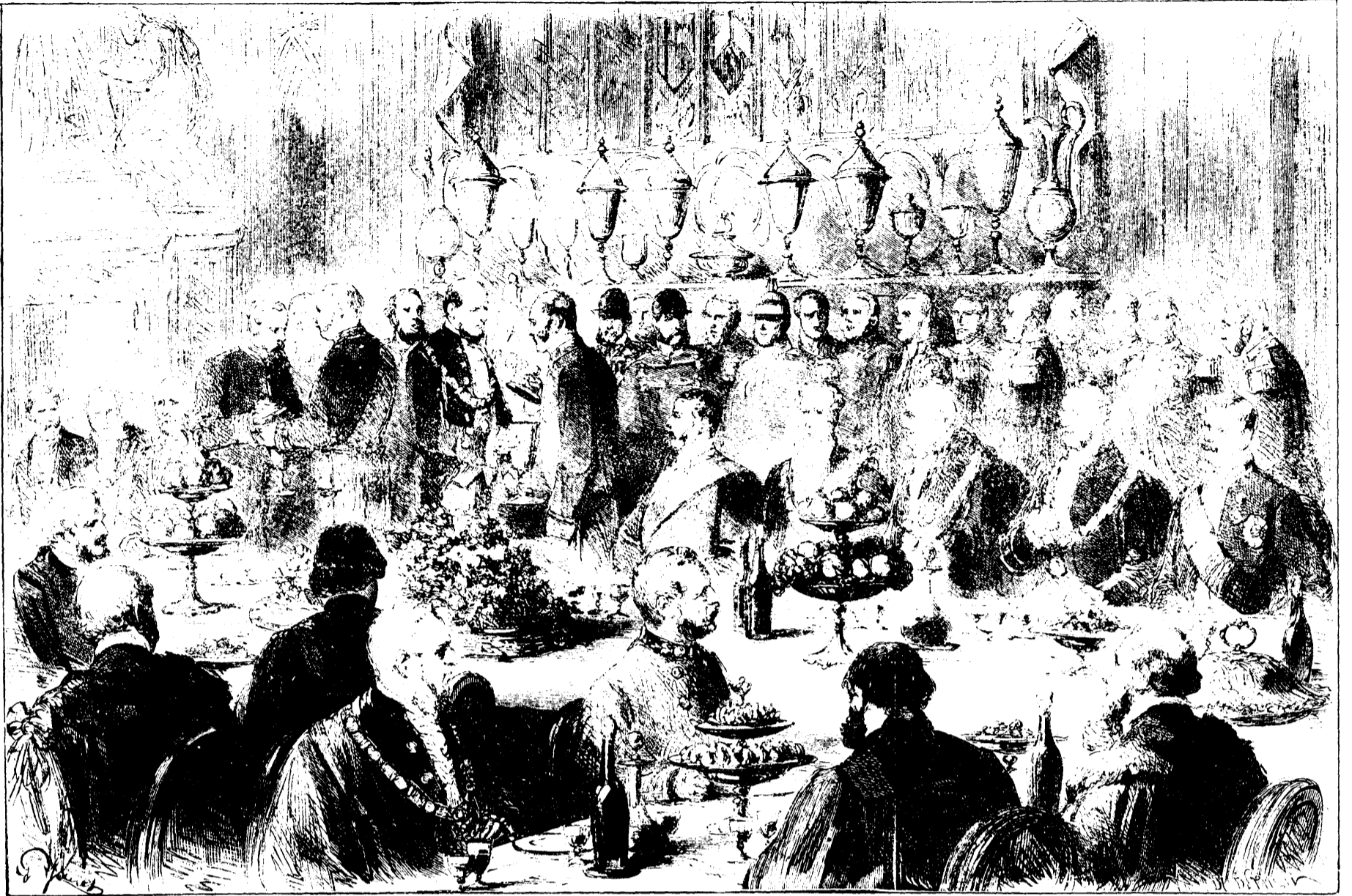
VUE DE MATANE



L'ANGE GARDIEN



L'AMIRAL SIR WILLIAM WINTER COMBATTANT, SUR LE VANGUARD, DEUX VAISSEAUX DE LA FLOTTE ESPAGNOLE L'ARMADA, 20 JUILLET 1588



LE BANQUET DU LORD MAIRE A LONDRES



ENTERREMENT D'UN ENFANT A MADRID

HEURES D'ÉTÉ

Nous nous rappellerons toujours ces heures du soir, pénétrantes et rapides, où l'on jouit d'un beau ciel et des grands horizons. C'est alors que les scènes touchantes où l'amour joue un rôle attendrissent les cœurs les plus fiers. Vous marchiez avec elle sur une grève déserte bordée de peupliers ; vous vous rappelez une robe blanche, une dentelle frissonnante, un châle moiré couvrant de blanches épaules, et aujourd'hui encore, à travers les années écoulées, vous respirez comme un parfum le souvenir de la femme aimée. Vous auriez voulu arrêter la fuite du temps, et fixer éternellement dans votre vie cette heure d'impression suprême. La brise était pleine d'arômes, la lune brillait dans le ciel étoilé, et sa douce lumière étincelait sur les flots, argentait les arbres et les buissons, et s'arrêtait en tremblant aux gorges des grottes obscures. Quelques nuages blancs flottaient dans l'air au-dessus de la montagne voisine, et le fleuve berçait votre âme de son chant mélancolique et profond.

Où c'était ailleurs. Une nuit sur l'océan grandiose reflétant des étoiles sans nombre ; près des bords du Rhin, le fleuve des légendes, sur le donjon d'un vieux château ; à Venise, dans une gondole voguant près du Pont des Soupirs ; à Naples, accoudé sur la terrasse d'un palais de marbre, et contemplant le soleil couchant ; à Rome, sur la voie Appienne ou dans les ruines du Colisée ; dans quelque ville déserte et morte où l'on voit l'azur du ciel à travers le portique d'un temple en ruines ; sur la montagne ou dans la plaine, dans un fleuve ou sur ses rives, mais dans un lieu solitaire où vous n'entendiez que les bruits de la nature apaisée. Heures sublimes du soir, instants fugitifs, oh ! venez en foule me parler des extases passées.

Les arbres ont un langage, le vent vous caresse et vous parle, les vagues ont une voix : dryades errantes des bois, échos éoliens, nymphes de la mer. Écoutons ces chants et ces murmures, prolongeons ces heures enivrantes dans la méditation de la nature grande et féconde, et de l'éternelle vérité.

Ainsi je rêvais l'autre soir. Après avoir passé la soirée à lire quelques pages de Vauvenargues, j'étais descendu au jardin. L'air était pur, le ciel bleu, la brise parfumée, et la lune glissait sur les nuages comme une déesse. *Per silentia luna*, a dit le poète. Les peupliers et les grands ormes, agités par le vent, dessinaient sur le sol des ombres fantastiques. La nuit enveloppait de ses ombres la vallée de la rivière St. Charles, et les Laurentides estompaient l'azur des tons grisâtres de leurs sommets. Le fleuve s'étendait en une nappe d'un bleu sombre à l'horizon. Nuit sereine et propice aux rêves.

Je me promenai longtemps sur le sable de l'allée, saturant mon âme de la splendeur du ciel. Là est la vérité, pensais-je, là est Dieu, Dieu qui règne derrière cet infini mystérieux. A quoi nous servent les livres ? Nous y puisons souvent une science amère qui souffle le doute, un venin subtil qui dessèche l'âme. La vérité n'est pas dans la synthèse des philosophes et l'épopée des poètes. Platon n'est qu'un sublime rêveur, et Homère n'a glorifié qu'un héros sanguinaire. En vain étudions-nous leurs systèmes et lisons nous leurs livres. Ils s'élèvent bien haut, mais ils conservent toujours les signes de l'humaine douleur, une tristesse résignée aux lois immuables. O science des livres, hexamètres superbes, vers railleurs, stances insensées, que nous avez-vous appris depuis le commencement du monde ? Poètes, que vos images sont pâles à côté des tableaux de la nature ! Philosophes, vous avez erré dans

mille systèmes métaphysiques sans découvrir la substance des choses. Historiens, vous êtes entrés dans l'histoire du monde âpre et sanglante, vous êtes descendus au fond des abîmes sans regarder les cieux. Laissons cette vaine science, et contempions Dieu dans les merveilles de la nature, dans cette voûte céleste, dans ces mondes innombrables. Admirer la nature, c'est prier.

Qui m'avait inspiré ces pensées ? C'était peut-être cet orme géant dont le vent faisait bruire le feuillage. Je me demandai s'il est juste de mépriser la science. Il me sembla entendre un rire ironique dans les ramures agitées. Je crus apercevoir un Sylvain moqueur caché dans les feuilles de ce chêne, un Faune dans ce buisson touffu. Mes pensées prirent un cours différent.

Après tout, me dis-je, la gloire est une grande chose, une noble émulation parmi les hommes, et le prélude des destinées immortelles. La gloire nous apprend à mourir comme les héros d'Homère. Les anciens croyaient à la gloire dans toutes les carrières, et le sépulcre de leurs grands hommes resplendit comme une apothéose. Pour les esprits de haut vol qui sont arrivés au faite et qui sont en pleine renommée, la gloire qu'ils possèdent n'est rien en elle-même ; ils ne s'arrêtent pas et ne disent pas : c'est assez — mais ils s'élèvent et produisent sans cesse en poursuivant l'idéal d'une œuvre sublime — et veulent s'approcher le plus près de la divinité. La nature que j'admire en cette nuit splendide, qui l'admire le plus, qui la contemple et la scrute avec le plus d'ardeur ? Ce sont les penseurs qui montent sur les cimes, et les peintres qui en font de fidèles tableaux. Qui exprime le mieux en face de cette nature les nobles sentiments de l'homme ? C'est le poète de l'Iliade, le chantre de Didon, les amants de Béatrice et de Laure, le créateur de Juliette. Ils ont comparé les générations des hommes aux feuilles des arbres et la mort tranquille du juste au couchant d'un beau jour ; ils ont vu dans les flots agités une image de la vie et ses orages dans les orages du ciel ; ils ont aperçu Dieu dans l'infini.

Hommes, voyageurs errant à la recherche de chimères, Ulysses sans patrie, qui croyez que ce globe est votre domaine, qui, du septentrion au midi, du levant au couchant, bâtissez des monuments et des palais, qui élevez des pyramides à la mort, pendant que tout s'écroule et que les ruines s'amoncellent autour de vous, voyageurs errants, quelle est votre fin dernière ? Vos âmes iront-elles, sur l'aile des nuages, et dans le vide immense, vers ce Dieu inconnu que vous implorez ? La terre est-elle un lieu d'expiation et de sacrifice avant les rayons et les nimbes glorieux ? et Dieu a-t-il soumis les choses terrestres aux lois du temps, à une mort prochaine, afin que de cet amas de ruines et de tombeaux l'homme levât les yeux vers sa puissance infinie ?

Lisons souvent les philosophes et les poètes, qui traitent ces grandes questions et nous donnent une vue plus haute sur les destinées de la vie. Ces hommes supérieurs ont saisi dans la nature déployée à leurs yeux les vérités divines, ils ont souffert et pleuré, ils ont erré comme des ombres sur la terre, prêtant une oreille inquiète aux bruits des vents et des flots — croyant peut-être entendre comme un écho lointain de l'harmonie des sphères. Ils sont morts dans la gloire après avoir vécu par la pensée : trépieds d'or, luths retentissants. Leur fantaisie ingénieuse et symbolique dans le drame, leur imagination qui se joue dans le monde invisible et parcourt les régions magiques du rêve, l'étrange beauté de leurs conceptions et leurs accents de miséricorde envers les opprimés, ont instruit et civilisé les peuples.

Je roulais ces graves pensées en mon

esprit. L'aube blanchissait, les étoiles pâlissaient au ciel, la lune s'était lentement couchée dans une lumière opale ; une écharpe de vapeurs se déroulait dans la vallée, et sur les montagnes bleuâtres, les nuages se dissipaient au souffle du matin.

EDOUARD HUOT.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Procédé pour empêcher le lait d'aigrir.—Mettez une cuillerée de teinture de raifort dans une terrine de lait ; ce lait conservera sa douceur pendant plusieurs jours, soit qu'il reste exposé à l'air, soit qu'on le tienne dans un cellier ; tandis qu'il n'aura pas subi cette préparation deviendra aigre.

Moyen de reconnaître la falsification du lait.—Le lait peut être altéré en y ajoutant de la farine, de la fécule, etc. On reconnaît cette falsification, en versant de la teinture d'iode dans le lait que l'on soupçonne être altéré ; s'il prend une couleur bleue, tenez pour certain qu'il contient de la farine ou de la fécule.

Recette pour la conservation du gibier.—Il ne s'agit simplement que d'enterrer le gibier dans un tas de blé ou de seigle. L'essentiel est qu'il soit parfaitement recouvert par le grain. On le retirera au bout de quelques jours de cette sépulture provisoire, aussi frais que s'il venait d'être tué.

Secret pour guérir l'état habituellement saigneux et fougueux des gencives.—Dans le cas où l'état saigneux et fougueux des gencives serait évidemment dû à une disposition scorbutique, on se trouvera toujours très-bien de l'emploi du gargarisme suivant : Décoction de racines de patience, 180 grammes ; miel écumé, 30 grammes ; acide sulfurique, 3 gouttes. On se gargarise plusieurs fois par jour, et on agite dans la bouche.

Kirschwasser de ménage.—On concasse des noyaux de cerises, puis on les jette avec leurs amandes dans de l'eau-de-vie de bonne qualité. On laisse infuser jusqu'au temps où l'on peut y ajouter des noyaux d'abricots sans leurs amandes, et on laisse de nouveau infuser pendant deux mois ; puis on filtre. Cette liqueur se conserve longtemps, et plus elle est vieille, plus elle a de qualités.

LES CHIENS ENRAGES

Un article inédit d'Alexandre Dumas père est toujours une bonne fortune.

Mais la bonne fortune est double lorsque cet article arrive en pleine actualité. C'est le cas de la causerie suivante sur les chiens enragés — thème trop actuel, hélas ! — qu'à bien voulu communiquer M. Bénédicte Révoil, à qui l'illustre et regretté romancier l'avait remise dans le temps pour être publiée dans la *Chasse illustrée*.

Les premières chaleurs amènent avec elles, chaque année, quelques accidents graves, et depuis huit jours les journaux de province nous parlent de chiens enragés, des désastres qu'ils ont commis et des précautions qu'on a prises pour empêcher ces désastres de se renouveler.

A Paris, on est rarement exposé soit à rencontrer un chien enragé, soit à voir des manifestations d'hydrophobie. Mais il n'en est pas ainsi en province, et surtout dans les pays de forêts, où chaque garde élève des chiens, soit pour son propre usage, soit comme spéculation. Aussi est-il rare qu'une année s'écoule sans que l'on ne soit témoin de quelque accident grave causé par les chiens enragés.

Je me rappelle que dans ma jeunesse, quand venaient les premiers jours d'avril, on décrochait les fusils suspendus au-dessus de la cheminée depuis la fermeture de la chasse, et on les chargeait à nouveau avec du gros quatre, du triple zéro ou de la chevrotine, puis on mettait le fusil à la portée de la main et on attendait le cri : « a ! chien fou. » Aussitôt que ce cri retentissait, chacun courait à son fusil et se rendait à l'appel.

On ne tardait point alors à apercevoir le chien ; s'il fuyait en poussant des cris de terreur sans regarder à droite ni à gauche, il y avait probabilité qu'on se trompait et que l'on avait pris un pauvre chien perdu pour un chien enragé.

Si, au contraire, le chien hérissait son poil, répugnait à fuir, relevait l'angle de sa gueule et, montrant ses crocs, se jetait sur les pierres qu'on lui envoyait et les broyait entre ses dents, alors on pouvait être certain d'avoir affaire à un animal venimeux.

Il m'est arrivé plus d'une fois, dans ma jeunesse, de me trouver face à face avec un de ces animaux, et de le tuer à mon corps défendant.

Alors je prenais l'animal, je le traînais chez moi, et, avec une loupe, j'examinais les mâchoires ; presque toujours les lèvres étaient couvertes de bave, les mâchoires et la langue excoriées, la gorge était enflée et granulée ; enfin, de petites vessies, semblables à des boursofflures transparentes auneraient à la racine des dents, et étaient remplies d'une liqueur qui, sans doute, était le *virus rabique*.

Ce sont ces petites vessies qui, en se crevant et en se mêlant au sang, y infusent selon toute probabilité, sous la forme de germe, de ferment, ou même d'infusoires vivants, le principe qui, au bout d'un certain temps plus ou moins long, agit sur le sang, qu'il décompose, et tue le malade.

De même que, chez la vipère, la pression fait jaillir du réservoir vénéneux, dans la plaie faite par les crocs conducteurs, les quelques milligrammes de venin que possède la vipère, de même la pression des dents contre la plaie l'envenime en faisant jaillir le liquide des vessies.

Cela explique comment un chien mordant, à la suite l'un de l'autre, trois ou quatre animaux ou trois ou quatre hommes, le premier animal, le second même (il en est de même de l'homme), deviennent enragés, tandis que le troisième n'éprouve aucun malaise : la plaie, le poil des deux premiers ont absorbé la totalité du venin, de sorte que la troisième blessure a été inoffensive.

J'ai vu plusieurs exemples de ce fait. Ainsi, je me trouvai à Grenoble, avec un de mes amis nommé Badon ; c'était le collaborateur de Lockroy dans un *Duel sous Richelieu*. Au milieu de la nuit, nous entendimes un grand bruit dans son écurie. Son chien aboyait, son cheval renâclait et se débattait. Nos deux chambres étaient contigües, la porte qui nous séparait était ouverte ; nous nous réveillâmes en même temps, et, comme ce pouvaient être des voleurs, nous primes nos fusils tout chargés encore de la chasse de la journée.

—Restez à la fenêtre, me dit-il, et s'il se sauve par les toits, envoyez-lui un coup de fusil ; je vais descendre et voir ce qui se passe dans l'écurie.

Je me mis à la fenêtre ; il descendit ; le bruit continuait. Au moment où il ouvrit la porte de l'écurie, un chien s'élança sur lui et le mordit au bras.

Le chien bondit dans la cour et alla donner de la tête contre une muraille, comme s'il ne la voyait pas.

En ce moment, nos deux coups de fusil partirent et écrasèrent le chien contre le mur.

—C'est un chien enragé, me cria-t-il.

—Vous a-t-il mordu ?

—Oui.

—Remontez vite, alors, que nous cautérisions la plaie.

Il remonta rapidement ; j'avais eu le temps d'allumer une bougie. Il était mordu au poignet gauche, assez profondément. Je pris une poudrière.

—Exprimez le sang, et faites-en sortir le plus que vous pourrez de la plaie, lui dis-je.

—Et, en même temps, sur la blessure, je posai une pincée de poudre à laquelle je mis le feu.

C'était un garçon d'un grand courage que Badon : il ne sourcilla point ; mais, enlevant une petite croûte qui s'était formée sur la blessure, ce qui l'a mit au vif :

—Recommençons, dit-il, nous n'avons brûlé que la surface.

Nous recommençâmes, et comme il jugeait que ce n'était point assez de deux cautérisations, nous en appliquâmes une troisième.

—Et maintenant, dit-il, descendez avec moi, que nous voyons à mon chien et à mon cheval.

Nous descendîmes, le chien et le cheval étaient mordus tous les deux.

Huit jours après, je partis pour Paris. Trois mois s'écoulèrent.

Un matin, je vis entrer Badon dans ma chambre.

—Eh bien? lui dis-je.

—Quoi? demanda-t-il.

—Votre morsure?

—Ah! mon cher, mon chien et mon cheval sont morts enragés, moi, me voilà. J'attends.

Badon attendit inutilement: il mourut d'autre chose.

Maintenant, dut-il la vie à la triple cautérisation que nous avions faite, ou à ce que le venin s'était épuisé sur le chien et sur le cheval mordus avant lui?

Mon avis est pour cette dernière probabilité. Un autre de mes amis fut moins heureux; il se nommait Sarrazin, habitait les environs de Laon, et était artiste vétérinaire.

Il avait donné à un de ses amis un très-beau chien de chasse qu'il avait élevé, mais dont sa clientèle, qui s'augmentait tous les jours, l'empêchait de tirer parti.

Au bout de quelque temps, cet ami, qui habitait la même petite ville que lui, vint le trouver, lui annonça que son chien était triste, inquiet, ne mangeait plus et menaçait ceux qui s'approchaient de lui.

—C'est bien, dit Sarrazin, j'irai le voir aujourd'hui.

Sarrazin se rendit en effet chez son ami.

Le chien s'était retiré sous une espèce de voûte qui avait dû autrefois être un four; l'exhaussement du terrain avait mis cette voûte au niveau du sol.

Le chien reconnut parfaitement son ancien maître; à la vue et au son de la voix il remua la queue en signe de satisfaction et Sarrazin s'engagea à quatre pattes sous la voûte pour aller l'examiner de près.

Le chien se laissa faire, et le jeune docteur, après avoir visité sa gueule, sa langue et ses dents, y reconnut en effet tous les symptômes de la rage.

Il sortit de la voûte à quatre pattes, comme il y était entré, mais à reculons; se croyant dehors, il voulut se redresser et se heurta violemment la tête à la voûte.

Il poussa un cri et fit un mouvement involontaire; le chien eut peur; il s'élança sur lui et le mordit aux lèvres.

Sarrazin courut à l'instant même à la cuisine pour se cautériser la plaie, soit avec un charbon ardent, soit avec de la poudre.

La femme de chambre de la sœur de son ami repassait des collerettes avec un fer à petits tuyaux. Le fer était rouge dans un réchaud; c'était ce que demandait Sarrazin, s'il eût eu le temps de demander quelque chose. Il prit le fer et se le passa dans les cinq trous qu'avaient faits les dents du chien; puis, pensant qu'il avait fait tout ce qu'il était possible de faire, il s'en remit du reste à la Providence.

Il continua de faire son service de vétérinaire dans la petite ville qu'il habitait et dans ses environs; il fut un mois à peu près sans se ressentir des suites de la morsure, les cautérisations elles-mêmes s'étaient refermées ou à peu près, lorsqu'un jour qu'il faisait une course à cheval, il aperçut tout à coup, et au moment où il s'y attendait le moins, la rivière d'Aisne qui roulait largement entre ses deux rives.

Le mouvement de profonde répulsion à la vue de l'eau lui fit arrêter court son cheval. Il revint à la maison à fond de train et ne dit que ces mots:

—Je suis enragé; mettez-moi la camisole de force!

On alla chercher une camisole de force à l'hôpital et, au bout de cinq minutes, il était emmaillotté et lié sur son lit.

Le même jour, il fut pris d'un premier accès. Tous ses amis étaient accourus près de lui et essayaient de le consoler en lui disant qu'il était dans l'erreur, que son mal était tout nerveux et qu'avec du musc et de la morphine on le guérirait.

Alors, tranquillement, le sourire sur les lèvres, tournant la tête, la seule partie de son corps qu'il pût bouger:

—Je ne suis pas enragé? dit-il, eh bien! viens m'embrasser.

L'ami n'y alla point, mais la mère de Sarrazin y alla; elle prit son fils dans ses bras, le serra contre son cœur, l'embrassa au front, sur les yeux, sur les joues, sur la bouche:

—Tu vois bien, mon cher enfant, que tu n'es pas enragé, lui disait-elle.

—Oh! vous, ce n'est pas étonnant que vous veniez m'embrasser: vous êtes ma mère; mais qu'ils y viennent donc, eux!

Et personne n'y allait.

Au troisième accès, comme il pouvait encore parler, il indiqua deux petites fioles qui se trouvaient dans sa pharmacie, et ordonna de lui en composer un mélange qui devait, disait-il, adoucir sa souffrance.

En effet, une heure après avoir bu, il était mort; le breuvage était une mixture de morphine et de belladone.

Sa croyance, à lui, était qu'il avait avalé de la bave et du virus avec sa salive, et que c'était de là qu'il mourait.

On sait, en effet, que le poison des serpents et des vipères, qui peut s'avaler sans inconvénient, n'a d'influence que par son mélange avec le sang.

Il paraît qu'il n'en est point ainsi du virus rabique.

J'ai vu à Alfort une expérience curieuse: une chienne prête à mettre bas avait été mordue par un chien enragé; elle eut cinq chiens: on lui en laissa deux, et l'on donna les trois autres à élever à une autre chienne.

La chienne mordue fut atteinte de la rage, ainsi que les deux chiens qu'elle nourrissait; les trois autres vécut sans donner aucun signe d'hydrophobie.

J'assistai à quelques autres événements moins tragiques causés par des chiens enragés, entre autres à celui arrivé à un nommé Choron, un garde-chasse très-habile.

C'était un très-vigoureux garçon de vingt-huit à trente ans, ne perdant pas la tête dans le danger et s'y jetant de lui-même, en homme courageux.

Il habitait la Maison-Neuve, charmante petite cabane, située sur la route de Soissons à Villers-Cotterets.

Un jour qu'il s'était couché pour se reposer, ayant été toute la nuit de patrouille, il entendit ses chiens, qui dormaient à la porte, crier de douleur; en même temps, il vit un chien, la gueule béante, le poil hérissé, donnant ces signes si connus d'hydrophobie, sauter par-dessus le seuil de sa porte, et s'élançant vers son lit.

Il n'eut que le temps de cacher sa tête sous ses draps; le chien avait sauté sur le lit et mordait sa couverture.

Avec sa force prodigieuse, il le roula alors dans sa couverture et ses draps, et le comprimant du genou, il atteignit son cou-deu de chasse, avec lequel il le tua à travers draps et couverture.

Les dents du chien lui avaient effleuré le bras, mais probablement le venin était-il resté dans la laine et dans le linge; Choron ne se ressentit jamais de cette morsure.

Un autre garde, qui habitait la Faisanderie et que l'on nommait Lollé, entendit un matin hurler ses chiens, qui étaient à leur niche; c'était au point du jour.

Il se leva, ouvrit la porte qui donnait sur la cour, mais au même instant, l'animal qui venait de mordre ses chiens s'élança pour entrer dans la chambre; il n'eut que le temps de repousser la porte et lui prit le cou par l'ouverture.

Seulement, comme il était seul chez lui, qu'il ne pouvait pas refermer la porte puisque le chien l'en empêchait, qu'il ne pouvait pas l'ouvrir de peur que le chien ne se précipitât dans la chambre et ne le mordit, il fut obligé d'attendre une aide.

Il attendit jusqu'à huit heures du matin, c'est-à-dire près de deux heures: sa maison était isolée. Dieu sait combien de temps il eût attendu, si nous n'avions pas eu ce jour-là une chasse au lapin.

J'arrivai vers huit heures du matin pour le prendre; à travers l'ouverture de la porte, il m'aperçut et m'expliqua sa position.

J'envoyai à bout portant un coup de fusil au chien, qui tomba mort.

Aucun remède certain n'est encore connu contre la rage; la cautérisation est un préservatif et non un antidote.

Certaines familles de province prétendent cependant avoir des secrets qu'elles appliquent, mais sans aucune certitude.

Les paysans, chez nous, lorsqu'ils sont mordus, vont faire un pèlerinage, soit à Notre-Dame-de-Liesse, soit à Saint-Hubert.

Cela réussit pour quelques-uns, cela échoue sur d'autres; on en est quitte pour dire que ces derniers n'avaient pas la foi.

Pendant les deux ou trois dernières années, on s'est servi, au lieu de beurre d'antimoine, de poudre ou de fer rouge, d'acide phénique pour cautériser.

En général, l'opération a réussi; nous connaissons un pharmacien au village de Levallois, M. Peyroulx, qui a fait deux de ces expériences, lesquelles ont réussi toutes les deux.

En Asie, quand un homme est mordu par un chien enragé, on le fait mordre immédiatement par une vipère. Un venin, assure-t-on, neutralise l'autre, comme la morphine neutralise la brucine.

Quelques personnes ayant étudié la matière ont prétendu que le côté moral avait une grande influence sur les gens mordus; que ceux qui ne s'en inquiétaient pas guérissaient, tandis que ceux qui s'affaiblissaient devenaient enragés.

Nous répondrons à ceux-là que nous avons vu des chiens et des enfants devenir enragés, ne sachant pas même ce que c'était que la rage; le moral ne pouvait rien sur l'animal sans raison, ni sur un enfant sans discernement.

ALEXANDRE DUMAS, père.

NOUVELLES DIVERSES

La nouvelle loi de Banqueroute entrera en force le 1er septembre prochain.

On a réservé au Canada 3,000 pieds d'espace à l'exposition universelle de Philadelphie.

Le premier Concile provincial d'Ontario aura lieu le 26 septembre à Toronto.

La goélette du gouvernement, *La Canadienne*, destinée au service des phares, a fait naufrage sur la côte. L'équipage a été sauvé.

Mgr. Taschereau a annoncé à l'ouverture de la retraite ecclésiastique, la semaine dernière, que, à partir du 1er novembre, les prêtres ne porteront plus le rabat. Le collet romain lui sera substitué.

Le juge Myrick, de l'Etat de Californie, vient de décider qu'un homme condamné au pénitencier à perpétuité, est mort civilement, et que sa femme est par là même veuve.

Le nouveau système de réciprocité des "money orders" entre le Canada et les Etats-Unis réussit complètement. La 1ère semaine les ordres donnés à New-York ont été de \$724, et ceux reçus du Canada dans cette ville de \$495.

Samedi après-midi, 21 août, le feu a consumé la fonderie de MM. A. Chagnon et Cie., à St. Hyacinthe.

Les pertes sont couvertes par les assurances. Plus de soixante hommes se trouvent par là privés d'emploi.

Le premier train du chemin de fer Intercolonial est parti de Moncton pour Métapédia, lundi soir, avec l'administrateur du gouvernement, le général O'Grady Haly, accompagné de M. Sandford Fleming et d'une troupe d'excursionnistes.

Ils ont dû arriver, mardi soir, à Métapédia.

On a reçu aujourd'hui un télégramme de M. French, commissaire des indiens, disant qu'on n'avait aucun sujet de redouter des troubles parmi les indiens du Nord-Ouest, ajoutant en outre que les choses avaient été exagérées et que les troubles n'avaient pas été sérieux.

M. French ajoute qu'il a laissé douze hommes de la police montée au Fort Carleton.

Robbins qui a assassiné sa femme à Bear River, il y a quelques jours, n'a pu encore être arrêté. La semaine passée, deux granges appartenant au frère et au cousin de sa victime ont été la proie des flammes et ont supposé qu'il est l'incendiaire.

Tous les cultivateurs des environs sont à la recherche du meurtrier et on espère qu'il tombera bientôt entre les mains de la justice.

M. Darveau vient de publier une édition populaire et à bon marché, des œuvres complètes de M. l'abbé Casgrain, trois volumes in-8, qui contiennent réellement la matière de six volumes in-12. Les trois ouvrages: 1. Histoire de la Mère de l'Incarnation; 2. Biographie Canadienne; 3. Légendes Canadiennes, se vendent \$1.50 que l'on peut envoyer par lettre affranchie à l'imprimeur à Québec.

Le gouvernement local a répondu à la Compagnie du chemin de fer de la Colonisation du Nord qu'il ne pouvait accepter ses propositions.

A la suite de ce refus, les directeurs de la Compagnie se sont réunis et ont adopté une résolution par laquelle ils déclarent au gouvernement qu'ils ne peuvent continuer l'entreprise.

Le gouvernement se chargerait donc de terminer le chemin.

Il rembourserait aussi à la banque Jacques-Cartier les avances qu'elle a faites au entrepreneurs.

Il y a quelques semaines, l'aéronaute Donaldson faisait, en compagnie de M. Grimwood, une ascension à Chicago. Depuis leur départ on était sans nouvelles. Ces jours derniers on a retrouvé, sur le rivage du lac Michigan, près de Chicago, le cadavre de Grimwood, le compagnon de l'aéronaute Donaldson, dans sa dernière excursion. Le corps a été découvert sur la grève par un porteur de la malle. On a trouvé sur lui quelques papiers et notes de voyage, d'après lesquelles il ressort que le ballon a dû se perdre au milieu du lac. Il y avait près de trois semaines qu'on n'avait eu de nouvelles des aéronautes. Le corps de Donaldson, dont le sort ne laisse plus de doute, n'a pas encore été retrouvé. Grimwood, son compagnon, était attaché comme reporter à un grand journal de Chicago.

Un meurtre horrible a été commis à Bear River, N. E. David Robbins, âgé de cinquante-cinq ans, a tué sa femme avec une hache, a mis le feu à son lit et s'est ensuite sauvé dans les bois. Ce crime a causé dans les environs la plus vive indignation et la police est à la poursuite du coupable.

Le meurtre était certainement prémédité, car depuis quelques jours Robbins réalisait ses moissons et ses propriétés. Il avait acheté, avant le crime, des biscuits et un sac de voyage, qu'il a emporté dans les bois ainsi que son fusil.

Les deux fils du meurtrier qui couchaient à l'étage supérieur, furent réveillés par les cris de leur mère; ils allèrent prévenir leur oncle, mais lorsque ce dernier arriva la pauvre femme avait cessé de vivre et l'assassin s'était enfui.

La Revue Agricole éditée par M. A. Kérouack, continue la publication mensuelle de matières originales et fort intéressantes pour nos cultivateurs. Voici le sommaire du mois d'août:

Ferme bien tenue et ferme mal tenue (gravure).

Les Foins.

Fauchage des Blés et leur mise en moyettes. Les Engrais Domestiques.

Exhibition Agricole et Horticole de Montréal. Aux Abonnés de la *Revue*.

De la Vache laitière [système Guénon] (gravures).

Communication.

De la Production des Sexes.

Plan d'une église en bois (gravures).

Communication.

Notes Editoriales.

D'un lecteur de la *Revue*.

Embarcation de la Rivière (gravure). Le Musée Lechevalier.

La Chrysomèle de la pomme de terre. Membres du Conseil d'Agriculture, Province de Québec.

Un nouveau Ciment.

TERRE — RUINES — TRAVAIL

La terre peut être regardée comme la véritable nourrice, comme la mère du genre humain. C'est d'elle que tout sort ; c'est de son sein fécond que naissent les moissons et les fruits qui servent à la nourriture de l'homme ; les fleurs qui réjouissent sa vue par leurs couleurs charmantes et variées ; les arbres qui le protègent de leur ombre salutaire ; les matériaux dont il fait usage pour se bâtir des demeures solides et sûres ; les produits divers qui doivent le vêtir et le préserver des ardeurs du soleil pendant l'été, et des atteintes du froid pendant l'hiver ; le fer, dont il fabrique les instruments nécessaires pour accomplir ses travaux de chaque jour ; les trésors les plus rares et les plus riches, les diamants, les métaux précieux qu'il fait servir à son agrément et à ses plaisirs. Et la nature, en mettant à sa disposition tant de richesses inestimables, n'a rien exigé d'autre qu'une peine légère pour se les procurer, car on n'obtient rien sans peine ; la terre alors ne produit que des ronces et des épines, sans que l'homme ait à s'en plaindre, puisque cela ne peut arriver que par sa faute et qu'il n'a tenu qu'à lui qu'il en fût autrement. Il ne doit, en ce cas, accuser que sa paresse et sa négligence ; il eût suffi d'un coup de pioche, d'un tour de charrue pour obtenir de notre mère commune tout ce qu'il désirait ; qu'il bannisse toute crainte, jamais elle ne s'épuise, jamais elle ne se lasse de nous prodiguer tout ce qu'elle renferme. Plus on s'occupe d'elle, plus on prend de soins et plus elle se montre reconnaissante et généreuse. Jamais on ne s'assujettit pour elle à la moindre fatigue sans qu'elle ne récompense largement des soucis que l'on s'est donnés, sans qu'elle ne rende au centuple ce qu'on a bien voulu lui confier. Lorsque l'homme meurt, c'est encore elle qui reçoit sa dépouille mortelle ; car si tout vient de la terre, tout aussi y retourne. Que de générations se sont déjà succédé ici-bas ! Que de villes, que de nations, que d'empires jadis florissants gisent maintenant immobiles dans ses entrailles ! Elle a discrètement recouvert toutes ces ruines fastueuses et désolées qui pouvaient attrister nos regards et exciter nos regrets ; elle les a cachées dans son sein généreux, elle les a recouvertes d'un gazon verdoyant et fleuri, et tout a repris cet air de joie et de fête des premiers jours, car la terre ne vieillit point : depuis des milliers d'années qu'elle existe, elle est aussi jeune qu'au commencement, et toujours aussi prodigue de ses dons et de ses bienfaits.

F. LIÉNARD.

Ottawa, 23 Août 1875.

SEMAINE POLITIQUE

Au Canada, la politique encore en vacance nous oblige à nous rabattre sur les événements d'Europe. Un des plus importants, c'est la question de l'Herzégovine.

Une dépêche spéciale de Berlin, adressée aux *Times*, dit que l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople a suggéré au gouvernement turc l'idée d'accorder à l'Herzégovine une administration à moitié indépendante. Si cette suggestion avait été acceptée, les trois puissances du Nord auraient été préparées à contribuer à son accomplissement. La Porte ayant rejeté la proposition, l'intervention de l'Autriche n'est plus considérée comme improbable. Le gouvernement de Vienne semble croire qu'un changement est devenu indispensable, et qu'il vaut mieux qu'il s'effectue à un moment où il peut espérer exercer une influence considérable.

Au sujet de l'influence du ministre des affaires étrangères d'Autriche, le comte d'Andrassy, et du voyage du Prince Milan en Serbie, voici ce qu'en pense un des organes autorisés de la presse de Londres :

« On a supposé que le voyage était concerté avec certaines influences de cour et de parti, hostiles au comte Andrassy et à sa politique de temporisation. Ces influences existent. Au fond, la politique du comte Andrassy n'est certainement pas favorable à la Porte, puisqu'elle pivote sur l'alliance russe ; mais, en parfait accord avec Saint-Petersbourg, où l'on est aussi devenu moins impatient que sous l'empereur Nicolas, elle ne veut rien brusquer. Peut-être même hésite-t-elle parfois devant les dernières conséquences des prémisses qu'elle a adoptées. Ses lenteurs ne sont pas au gré des Slaves qui, par par affinité de race, sympathisent avec les sujets et les vassaux chrétiens de la Porte. En même temps qu'ils espèrent tirer pour eux-mêmes, de l'affranchissement de ces frères opprimés, un accroissement d'ascendant à l'intérieur. Ces impatiences slaves sont soutenues par le parti féodal, actuellement exclu de la direction et de la responsabilité des affaires, mais qui n'en a pas moins gardé beaucoup d'influence. On prétend que ces adversaires du comte Andrassy ont voulu profiter du séjour du prince Milan pour tenter quelque vigoureux assaut en faveur d'une politique d'action et d'aventures. Le ministre des affaires étrangères serait alors apparu pour défendre sa politique et jouer le rôle de modérateur ; les ambassadeurs de Russie et d'Allemagne auraient quitté leur villégiature en vue de le seconder, et le parti de l'octon aurait été déconflit. »

En Suisse, le conseil fédéral s'est prononcé en faveur de la suppression des coutumes et de l'expulsion des sœurs de charité.

Une dépêche de Rome, reçue par le *Daily News*, dit que le pape a invité l'archevêque Ledochowski à se rendre à Rome lorsqu'il sortira de prison, en février prochain, pour assister à un consistoire spécial, dans lequel il recevra les insignes du cardinalat.

A. ACHINTE

MANITOBA

On lit dans le *Métis* du 19 août :

« Bon nombre d'amis et de personnages du monde officiel s'étaient rendus à l'arrivée du *Manitoba* pour saluer l'hon. M. Letellier et lui souhaiter la bienvenue dans notre province. »

Tous les journaux l'ont accueilli avec faveur, et nous avons vu avec plaisir la plupart de nos concitoyens d'origine française aller faire visite à leur distingué compatriote.

« L'hon. ministre se propose de parcourir la province en tous sens ; et mardi il est parti pour visiter la riche vallée de l'Assiniboine jusqu'à la limite occidentale de Manitoba. L'hon. M. Norquay, secrétaire provincial, l'accompagne. A son retour, l'hon. M. Letellier se dirigera vers l'Est, et passant par la Pointe de Chênes, il ira traverser au Sud la colonie Mennonite formée l'automne dernier. Il ira ensuite au Nord jusqu'à St. Pierre et visitera les établissements du pénitencier au Fort de Pierres et à la petite Montagne de Roche. »

« Dimanche, 15 août, après la messe, l'hon. M. Girard, président de la société de Colonisation et M. P. P., de St. Boniface, a souhaité la bienvenue à l'hon. M. Letellier de St. Just ; il y avait foule. »

« L'hon. M. Letellier, visiblement ému, a cordialement remercié la société de son accueil si bienveillant et si flatteur. »

« Dans l'après-midi, l'hon. M. Letellier voulut bien se rendre à l'invitation de la société de Colonisation et venir passer quelques instants au milieu de ses membres afin de connaître l'objet, les besoins et les moyens d'action de l'association. L'entrevue a été des plus agréables et sera des plus utiles, nous l'espérons. »

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. »
« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »
(BROWNING.)

XLIV

(Suite)

Mais, on le sait, une des anomalies du cœur humain, c'est d'appeler et de vouloir le bonheur comme son droit et de ne pouvoir cependant le posséder un seul jour dans sa plénitude sans frémir, comme s'il sentait qu'il n'est pas ici-bas dans la nature des choses qu'il puisse le posséder longtemps.

Lorenzo, plus qu'un autre, était atteint de cette mélancolie du bonheur, et il s'y ajoutait, pour lui, un regret parfois trop sombre des écarts de sa vie. Il y portait la véhémence de son caractère, et il était difficile souvent de lutter contre la tristesse que réveillaient en lui les souvenirs du passé.

— Ginevra, me dit il un jour, je suis beaucoup trop heureux pour un homme qui a si peu mérité de l'être.

Lorsque, d'un visage assombri, il me disait ces paroles, nous étions au début du printemps. L'air était doux, le ciel pur, les lilas de notre petit jardin étaient en fleurs et nous en respirions ensemble le parfum. Il répéta :

— Oui, ma vie est aujourd'hui trop belle ; elle l'est trop, je le sens, pour pouvoir être de longue durée.

Parole presque banale, tant elle est souvent jetée comme un voile sur la lumière trop vive du bonheur de la terre. Mais je ne l'entendis point en ce moment sans tressaillir. Et cependant, que craindre ?... que demander ?... que refuser, lorsqu'on sait le présent et l'avenir aux mains de celui qu'on aime au delà de tout ce qu'on aime ici-bas !

Ce printemps était celui de l'année 1859. Malgré la retraite où nous vivions, malgré le travail assidu de Lorenzo, qui le privait souvent du temps nécessaire même pour lire un journal, les bruits précurseurs de guerre entre l'Autriche et l'Italie qui parvenaient jusqu'à nous l'avaient plus d'une fois ému et troublé. Comme tout Italien du Nord, à cette époque, il l'était toujours à la pensée de voir son pays affranchi du joug étranger. Sur ce point, les sentiments étaient unanimes, et bien des gens aujourd'hui en France comprendront mieux qu'ils ne le firent peut-être alors, ce cri, qui, parmi tous ceux que proféra plus tard la foule, était le seul vrai, le seul qui sortit du cœur de tous : *Fuori i Tedeschi*. Mais jusqu'au jour où la réalisation de ce vœu devint possible, il n'était manifesté que par ceux qui travaillaient dans l'ombre à hâter cette réalisation, et il semblait sommeiller chez les autres. La vie politique était interdite ou impossible ; la vie folle et dissipée n'en était embrassée qu'avec plus d'ardeur, et cette situation avait fourni plus d'une excuse à Lorenzo à l'époque où il en cherchait de mauvaises.

Je l'avais cependant entendu souvent exprimer ses opinions, ses aspirations ou ses répulsions politiques et nationales ; mais en aucun temps ces questions ne m'avaient intéressées. J'aimais l'Italie telle que je la voyais ; je la trouvais belle, riche et glorieuse. Je n'imaginai pas qu'il y eût quelque chose à ajouter au charme passé et présent, dont la nature, la poésie, la religion et l'histoire l'avaient si magnifiquement douée. Puis, déjà parfois j'avais entendu murmurer ces mots, qui me faisaient horreur, et ne représentaient à mon esprit d'autre idée que celle d'un monstrueux attentat religieux et national : *Roma capitale*. Ces mots seuls me causaient assez d'indignation pour émouvoir mon indifférence, et parvenaient à réveiller en moi un sentiment voisin de la répulsion pour tout ce qu'on nommait alors le *risorgimento* italien.

Stella, à cet égard, n'était point d'accord avec moi.

Il était dans sa nature de s'exalter pour toute chose empreinte d'énergie, de courage et de dévouement, et ce sont là des traits dont le patriotisme plus ou moins bien compris, revêt très-facilement la séduisante apparence. Personne comme elle ne savait dire :

Italia ! Italia !...

De' h' fossi tu men bella ! o almen più forte ! (1) ou bien la célèbre apostrophe de Dante :

(1) Italia ! Italia !...
Oh ! que n'es-tu moins belle ou que n'es-tu plus forte !
(FILICAJA.)

Ahi ! serva Italia ! di dolore ostello ! (1)

Jamais son talent n'apparaissait plus à son avantage que dans la déclamation de pareils morceaux : alors ses traits s'animaient, toute son attitude se transformait, et Lorenzo disait souvent, que s'il voulait représenter la personnification poétique de l'Italie, il demanderait à Stella de lui servir de modèle. Pour ce qui était de Rome, elle ne comprenait même pas mes inquiétudes. Si quelques fous, en effet, poussaient dès lors ce cri menaçant, les plus éminents parmi les Italiens de ce temps, n'avaient ils pas déclaré que porter atteinte à la majesté de Rome, la dépouiller de cette souveraineté qui lui laissait, dans un nouveau sens, son titre antique de reine du monde, menacer enfin la papauté, « l'unique grandeur vivante de l'Italie » ce serait commettre un crime de lèse patrie et découronner l'Italie elle-même ?

Hélas ! maintenant qu'approchait l'heure de la réalisation de quelques-uns de ses rêves, et de la dure déception des autres, Stella, absorbée dans sa douleur, était indifférente à tout ce qui se passait dans sa patrie, et ne s'apercevait même pas du grand mouvement qui s'agitait autour d'elle ! Quant à moi, qui ne m'en étais point préoccupée naguère, j'y étais aujourd'hui plus inattentive que jamais, et j'écoutais à peine ce qui se disait à ce sujet dans le salon de madame de Kergy. J'étais loin de me douter que j'allais être violemment arrachée à mon indifférence.

C'était le dimanche de Pâques. Je revenais de l'église avec Lorenzo : nous y avions accompli ensemble le devoir doux et sacré de ce jour ; l'union de nos âmes était complète, et nos cœurs étaient à la fois rayonnants et recueillis, c'est-à-dire en pleine harmonie avec la grande fête. Au retour, nous trouvâmes notre déjeuner servi. Ottavia qui, avec un seul serviteur, était chargée du soin de notre ménage, avait orné la table de fleurs, aussi bien que d'un peu plus d'argenterie que de coutume, afin de lui donner un air différent de l'ordinaire, et en rapport avec la solennité du jour. Au moyen de quelques vieux tableaux suspendus sur la sombre boiserie de notre salle à manger, et de vitraux de couleur placés aux fenêtres, Lorenzo lui avait donné un aspect à la fois sérieux et riant, qui me plaisait beaucoup, et je me souviens encore de la sensation de gaieté et de joie avec laquelle j'entraî ce jour-là, au retour de l'église, dans cette petite pièce, dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer, avec le grand soleil, le parfum du jasmin qui grimpait tout à l'entour. Les trois conditions de la vraie gaieté, l'ordre, la paix et le travail, nous les possédions alors, et nous étions dans cette disposition joyeuse qu'il n'appartient, ni à la richesse, ni à l'ambition satisfaite, ni à aucune prospérité humaine, de faire épanouir dans le cœur.

Nous nous mimes à table. Lorenzo avait près de lui une foule de lettres et de journaux, mais il ne les ouvrit pas d'abord. Il me regardait avec satisfaction et avec tendresse. De mon côté, je me disais, que l'ordre humain et divin, rétabli dans la vie, avait assurément une influence bienfaisante, dont l'effet était extérieur aussi bien qu'intérieur. Jamais le visage de Lorenzo n'avait eu cette expression ; jamais la mâle beauté de ses traits ne m'avait paru aussi frappante.

Nos yeux se rencontrèrent : il sourit.

— Ma Ginevra, me dit-il, en vérité, tu avais raison. La vie que nous menons maintenant doit être celle qui te convient, car tu embellis tous les jours.

— Cette vie ne te convient pas moins qu'à moi, Lorenzo, lui dis-je, et nous sommes tous les deux dans notre élément aujourd'hui. Que Dieu en soit béni ! Sa bonté pour nous a été grande, en vérité !

— Oui, me dit-il avec une soudaine gravité, plus grande mille fois que je n'avais le droit de l'attendre, et je suis vraiment trop heureux !... Mon bonheur m'effraie !

Cette fois, je ne fis que rire de cette parole : mais je cherchai pourtant à le distraire de la pensée qui se réveillait :

— De qui as-tu des lettres ?

Il en décacheta une et son visage s'épanouit :

— A merveille ! Cela va très-bien. Voici un Américain qui veut une répétition de ma *Sapho*, et qui me fait une autre commande fort importante. Et puis quoi ? Il veut la belle *Vestale* qu'il a vue dans mon atelier. Oh ! pour cela, par exemple, non !... Ma *Vestale* est à moi, à moi seul, et personne ne l'aura jamais ! Mais c'est égal, Ginevra, si les choses vont ainsi, je serai bien vite à flot, et gare aux diamants, alors !

Il savait aussi bien que moi ce que j'en pensais maintenant. Il se mit à rire, puis il poursuivit la lecture de ses lettres.

(1) O Italie asservie ! asile de douleurs !
(DANTE, *Purgatoire*, ch. VI.)

—Celle-ci est de Lando. Elle nous est adressée à tous les deux. Il la parcourut des yeux : —Voilà leur voyage de lune de miel à Paris encore ajourné : ils ne peuvent quitter donna Clelia. Après avoir lu quelque temps en silence, il me dit d'un air animé : —Cette lettre est ancienne ; mais lorsqu'elle a été écrite, il paraît que des bruits de guerre circulaient déjà de tous côtés, si bien que la pauvre Mariuccia, à peine mariée à son baron allemand, a dû partir pour sa nouvelle patrie beaucoup plus vite qu'elle ne l'avait prévu. J'écoutais tout cela avec un mélange de distraction et d'indifférence, lorsque tout d'un coup je vis Lorenzo bondir de la place où il était, en faisant une exclamation si vive, qu'elle ramena vite toute mon attention vers ce qui lui causait cette émotion soudaine. Il venait de déployer son journal, et il y avait lu la grande nouvelle du jour : les Autrichiens avaient déclaré la guerre à l'Italie. L'entrée en campagne était imminente. Hélas ! un nuage bien sombre venait obscurcir en un instant mon beau jour de Pâques ! Lorenzo saisit son chapeau et me quitta presque immédiatement, pour aller prendre sur cet événement de plus amples informations. Je restai triste et troublée. Oh ! comme je vivais loin des régions où s'agitent les grandes passions politiques ! Que j'étais incapable de les comprendre ! qu'il m'était impossible de les partager ! Depuis un an, mon âme avait été pénétrée d'émotions aussi profondes que douces. Après de grandes peines, de si grandes joies avaient été accordées à ma vie, que j'éprouvais maintenant une pénible appréhension à la moindre idée de changement. Toutefois, quoique la source de la souffrance fût toujours vive dans mon cœur, celle de l'agitation était tarie. De quelque façon qu'une main chérie se pose sur vous, on ne peut vouloir s'y soustraire. Je demeurai donc calme, quoiqu'une prévision douloureuse eût pris possession de mon esprit, et quoique, deux heures après, quand je vis revenir Lorenzo, je fus presque préparée à ce qu'il allait me dire. Oui, je le savais : il voulait partir. Dans le pays auquel appartenait sa famille, tous prendraient part à cette guerre pour l'indépendance : il ne pouvait en ce moment demeurer loin de ses frères, de ses parents, de ses amis, qui allaient s'enrôler pour combattre la domination étrangère. —C'est l'effort suprême : secondé cette fois par la France, l'issue n'en peut être douteuse. Toute ma vie, tu le sais, j'ai abhorré les conspirations, et mes longs voyages ont servi à me tenir éloigné de ceux qui auraient peut-être cherché à m'y entraîner. Mais aujourd'hui, comment veux-tu que j'hésite ? Comment veux-tu qu'en ce moment je demeure tranquille et inactif ? Tu serais, j'en suis sûr, la première à t'en étonner ; et je m'attends aujourd'hui à te trouver courageuse aussi bien que prompte à me secondier, car il faut que je parte sans retard : il faut, ma pauvre Ginevra, tu le comprends, qu'avant demain je sois en route. Il me dit toutes ces choses, et bien d'autres encore. Je ne cherchai ni à les discuter, ni à lui répondre. Je comprenais qu'il croyait obéir à un devoir. Je n'avais aucun argument à employer pour l'en dissuader. Qu'avais-je donc à faire ? A le secondier, en effet, et à marcher sans fléchir sous ce coup inattendu qui venait, comme un orage soudain, renverser l'édifice reconstruit de mon bonheur paisible et béni ! Les heures tristes et rapides de ce jour furent remplies au point de nous laisser à peine à l'un et à l'autre le temps de réfléchir. Enfin tout ce que j'avais à faire fut achevé, et Lorenzo, qui était sorti dans l'après-midi, trouva, en rentrant vers la chute du jour, que tout était prêt pour son départ. Ce départ devait avoir lieu dans cette même nuit. Alors nous nous assimes ensemble sur un petit banc adossé à la muraille de notre jardin. Le printemps, à Paris aussi, est beau, et, cette année-là, le jour de Pâques, tout était déjà en fleur ; l'air, même en Italie, n'aurait pu être plus doux, ni le ciel plus pur. Il me prit la main, j'appuyai ma tête sur son épaule, et pendant quelques instants, le cœur gonflé de mille sentiments que je ne pouvais exprimer, je laissai mes larmes couler en silence. Lorenzo aussi luttait contre une émotion qu'il ne voulait pas trahir, je le compris au tremblement de ses lèvres et à la pâleur de son visage. J'essayai mes yeux et je relevai la tête : —Lorenzo, lui dis-je tout-à-coup, pourquoi me laisser ici et ne pas m'emmener avec toi ?

—A la guerre ? me dit-il en souriant. —Non, mais en Italie. Tu me laisserais n'importe où. Mais enfin, de l'autre côté des Alpes, je serais près de toi, et... si tu avais besoin de moi, je serais là. Il demeura pensif un instant, et il dit, comme se parlant à lui-même : —Oui, si j'étais blessé, et que j'eusse le temps de la revoir, ce serait doux, cela est vrai... Il se tut encore, tandis que mon cœur battait en attendant sa réponse. Enfin, d'un ton décidé, il me dit : —Non, Ginevra, cela ne se peut. Reste ici, je te le demande—et il le faut ! —Pourquoi ? lui dis-je en m'efforçant de réprimer les larmes que cette réponse faisait jaillir de mes yeux. Pourquoi ? dis-le-moi. —Parce que, me dit-il avec fermeté, rien ne peut me faire deviner quel sera l'effet de cette guerre en Italie. Très-probablement elle amènera partout des soulèvements, peut-être des révolutions. —O mon Dieu ! m'écriai-je avec effroi... Et tu veux qu'elle ne me fasse pas horreur ! Lors même qu'elle ne fût pas venue bouleverser ma pauvre vie, puis-je ne pas trembler en songeant aux malheurs qu'elle va produire ? —Que veux-tu, Ginevra ? Oui, ce sont de grands événements. Dieu seul sait ce qu'ils recèlent. Tu le vois, Marion nous écrit déjà que la Sicile est en feu. Que se passera-t-il à Naples ? nul ne peut le prévoir. Je ne serais tranquille pour toi nulle part... Non, Ginevra, reste ici, je le veux. Je connaissais l'accent que prenait sa voix lorsqu'il n'y avait point à répliquer, et je courbai la tête en silence. Il reprit doucement, en tenant ma main serrée dans les siennes : —Cette guerre sera courte, je l'espère, Ginevra. Si je suis épargné, je me hâterai de venir reprendre près de toi notre chère vie d'à présent. Si au contraire... Il s'arrêta un instant ; puis il reprit tout d'un coup, tout autrement, et d'un accent que je n'oublierai jamais : —Au fait, pourquoi te parler comme à une autre femme ? Pourquoi ne pas compter sur cette vigueur secrète qui est en toi, et qui me frappe souvent autant que ta douceur ? Je sais maintenant d'où te vient ta force, Ginevra, je m'y confie, et je vais te parler sans détour. Je le regardai, surprise de ce préambule, et, à la douce lumière du soir, j'aperçus dans ses yeux un reflet du ciel, car j'y vis briller l'humilité et la foi, tandis qu'il me disait les paroles suivantes : —Pourquoi te tromper, Ginevra ? pourquoi ne pas te dire que je crois cette heure la dernière que nous passerons ensemble ici-bas ? Je frissonnai. Il passa son bras autour de ma taille et me rapprocha de lui : —Non, ne tremble pas !... Ecoute-moi !... Si je crois que je vais mourir, c'est que j'ai toujours pensé qu'à une vie comme la mienne, il fallait une autre expiation encore que celle du repentir. Le bonheur que tu m'as rendu n'en est point une, et qui sait si sa durée ne serait pas pour moi un péril ? Tandis qu'aujourd'hui, pour moi, mourir c'est quelque chose ; c'est un sacrifice digne d'être offert... et accepté. Mon front était retombé sur son épaule, et mon cœur battait si fort que je ne pouvais parler. —Lève les yeux, ma Ginevra, me dit-il d'une voix pénétrante. Lève-les maintenant vers ce ciel que tu m'as appris à regarder, à désirer et à espérer. Dis-moi que nous nous y retrouverons, et que là sera le bonheur et ne sera plus le danger ! Oh ! oui, en l'entendant tenir ce langage, je sentis renaître en moi cette vigueur dont il venait de parler, et qui d'abord semblait défaillir ; et cette heure terrible et douloureuse m'apparut ce qu'elle était : une heure de benédiction. —Lorenzo, lui dis-je alors d'une voix que, malgré mes larmes, je sus raffermir, oui, tu as raison, mille fois raison. Oui, quel que soit ton sort et le mien, bénissons Dieu !... Nous sommes heureux sans doute ; mais notre vie présente, quelle que fût sa durée, ne serait jamais qu'un épisode bien court de cette vraie vie dont le bonheur infini nous attend ! Qu'il en soit de celle-ci et de nous ce que Dieu voudra ! En tout cas, il n'y a pas d'adieu pour nous ! Est-ce à dire qu'en ce moment la souffrance de la séparation se fût évanouie ? oh ! non, assurément. Il nous fallut en éprouver l'amertume tout entière ; mais il est une saveur mystérieuse qui ne se révèle au cœur que lorsque le sacrifice embrasse tout et ne refuse plus rien. Cette saveur, il nous fut donné, dans cette heure suprême, de la goûter, et de sentir qu'elle fortifiait nos âmes !

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE." Capital, - - - - - \$6,000,000 Fonds Disponibles, au-delà de - - - - - \$1,031,000 DIRECTEURS : JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz." ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains." M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada." Vice-Président de la "Compagnie de Caoutchouc de Québec," et Président de la "St. Pierre Land Co." J. ROSAIRE L'ÉVÊQUE, Directeur "La Banque Nationale." J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple." W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada." HORACE AYLWIN, Port Hope. ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puissance." DUNCAN McINTYRE, de MM. McIntyre, French & Cie. Négociants. OFFICIERS : Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL. Gérant Général: ALFRED PERRY. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER. Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe. BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

La meilleure preuve du développement de la richesse dans un pays est la formation de larges compagnies formées par les accumulations de l'épargne. Au Canada, l'établissement récent de la Compagnie d'assurance contre l'incendie, La *Stadacona*, dont l'office est No. 13, Place d'Armes, à Montréal, est un symptôme bien marquant de la production de la richesse. Cette Compagnie formée de capitaux canadiens prend rang dès sa naissance parmi les entreprises auxquelles le public accorde son patronage. Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un sou chaque.

DECES A Montréal, le 16 août 1875, d'une hydropisie, le Dr. Flavien Hamelin, à l'âge de 35 ans et 7 mois.

Académie Ste. Marie COIN DES RUES CRAIG ET VISITATION. Sous le contrôle de Messieurs les Commissaires Catholiques de Montréal. Cours commercial complet. Classe d'affaires pour les jeunes gens qui se destinent à la comptabilité. Réouverture des classes, MERCREDI, le PREMIER SEPTEMBRE prochain. A. D. LACROIX, PRINCIPAL. 6-35-126

FOURNAISES A AIR CHAUD EN FER BATTU de Manufactures Américaines, simples dans leur construction, DONNANT LE PLUS DE CHALEUR. AVEC LE MOINS DE CHARBON, ne dégageant aucun gaz, et se réglant très facilement. Chez L. J. A. SURVEYER, No. 524, RUE CRAIG. POELES! POELES!! 1875. POELES A CHARBON pour passage, les plus améliorés, de toute dimension. Chez L. J. A. SURVEYER, 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

Librairie Ovide Fréchette, CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, HAUTE-VILLE, QUEBEC. On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons. Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Étrangers. Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition. On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

LE VIDO. EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR. AUX DAMES. Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes. Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint. Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur. Toute personne envoyant \$1.00 par 1. malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875. Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-100 190, Rue St. Laurent.

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEBBYRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute falsification et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail Vignagerie en Entrepôt de Montréal 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nos expéditions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'Hôtel, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plumes, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patencée, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centins.

MEILLEURE d'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque remontré; balancier d'expansion; mouvements en nickel; convert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or. La montre coûte \$80 ou \$100. Elle se vend ou se change facile. Côté \$25 à \$60. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. soumise à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient. TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampille pour notre catalogue illustré. Adressez: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

"CAR LE SANG, C'EST LA VIE." CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE (Marque de Commerce—"Blood Mixture.") LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infallible contre la Scrofule, le Scorbout, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbout et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause. Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai. Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisnes, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTÉES de l'univers. Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES' HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario: EVANS, MEROER & Cie., MONTREAL Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE" Publiée tous les Jours à Montréal, Canada, Par la Compagnie Burland-Desbarats. ABONNEMENT: \$3.00 par année. Aux États-Unis: 3.50 Par numéro: 7 Centins. Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES: 10 Centins la ligne. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration. L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.

MME. AUGUSTUS CRAVEN. (A continuer.)